3 1761 07881564 4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/savonaroledrame00gilk

IWAN GILKIN

# SAVONAROLE

DRAME

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS, 20

1906

1945

à mon cher Confrère

Paul André

du fécond écrivain et au

vaillant champion des

lettres belges.

très amicalement

W. Gyldén

SAVONAROLE

IWAN GILKIN

# SAVONAROLE

DRAME

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, ÉDITEUR
20, RUE DU MARCHÉ-AU-BOIS, 20

1906

LIBRARY
DEC 29 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

*A mon cher ami*
GUSTAVE-MAX STEVENS

## PERSONNAGES

JÉRÔME SAVONAROLE, dominicain, prieur du couvent de Saint-Marc.

FRÈRE PACÔME
FRÈRE SACROMORE } moines dominicains.
FRÈRE DOMINIQUE

FRÈRE BÉATO, novice

LE PRIEUR des dominicains de Bologne.

LE CARDINAL-LÉGAT.

FRANCESCO VALORI, gonfalonnier de la république.

LORENZO TORNABUONI, jeune noble florentin.

HÉLÈNE, sa femme.

VESPUCCI, juriste.

LUCA DEGLI ALBIZZI, noble du parti de Savonarole.

MARTINI
BONCORSI
SANGALLO
SPINI
BELMONTE } membres du Conseil des Huit.
TADDEI
MOSSO

LORFANO

LE GEÔLIER.

CASELLA
FLORIO
MORELLI } bourgeois.
CICCO

*Premier bourgeois.*
*Deuxième bourgeois.*
*Troisième bourgeois.*
GINI } jeunes gens du parti de Savonarole.
HENRI }
*Premier citoyen.*
*Deuxième citoyen.*
*Un ouvrier.*
*Premier enfant.*
*Deuxième enfant.*
*Troisième enfant.*
*Premier estaffier.*
*Deuxième estaffier.*
*Un massier de la république.*
*Un moine.*
*Un garde.*
*Un officier*
CECCONE, notaire.
BERNARD DEL NÉRO, ancien gonfalonnier.
GIANOZZO PUCCI }
GIOVANNI CAMBI } prisonniers (personnages muets).
NICOLO RIDOLFI }
Bourgeois, soldats, moines, enfants, femmes, etc.

---

La scène s'ouvre à Florence en l'an 1497.

---

## SCÈNE Ire

**Florence. — La sacristie de S. Maria del fiore.**

LES FRÈRES SACROMORE, BEATO, DOMINIQUE ET PACOME

FRÈRE BÉATO

Il y a foule dans l'église. On se presse. On s'écrase. Les têtes humaines sont serrées comme les fleurs des guirlandes qui décorent l'autel de la Vierge. Toute la ville veut entendre le sermon du saint.

FRÈRE DOMINIQUE

Le frère Jérôme est un véritable envoyé de Dieu.

FRÈRE SACROMORE

Et comme il excelle à enflammer la piété du peuple! Ses discours ressemblent à ces renards traînant des torches allumées que Samson lâchait dans les blés des Philistins. Flambez, cervelles! La parole du frère Jérôme souffle un vaste incendie pour la plus grande gloire de Dieu.

FRÈRE PACOME

Assurément, frère Sacromore, il se produit à Florence des faits extraordinaires. J'admire comment le frère Jérôme peut obtenir du peuple cette foi merveilleuse qui ne recule devant aucune hardiesse, non plus que devant aucun sacrifice, et comment il parvient à contenir la fureur de ses ennemis. Veuille Dieu lui épargner les accidents!

FRÈRE BEATO

Ah! je l'avoue, je tremble pour sa vie. Lui, si vertueux, si pieux, si bon pour ses frères, si compatissant pour tous ceux qui souffrent, les plus terribles dangers le menacent. Que de fois déjà il a failli périr! Mon cœur se serre à cette pensée. Mon Dieu, mon Dieu, envoyez vos anges protéger frère Jérôme!

FRÈRE DOMINIQUE

Homme de peu de foi, pourquoi tremblez-vous?

FRÈRE SACROMORE

Fi, le vilain poltron! Vous avez une âme de femme, frère Beato, et ce n'est pas la robe du moine que vous devriez porter.

FRÈRE BEATO

Ce n'est pas pour moi que je tremble, c'est pour le frère Jérôme.

FRÈRE SACROMORE

La peste soit du trembleur et de son tremblement! Ouvrez les yeux, frère Beato, et voyez où nous sommes. Depuis la mort du duc Laurent le Magnifique, les Médicis ne sont-ils point bannis de Florence? Le peuple n'a-t-il point recouvré la liberté? N'élit il point ses magistrats? Et le frère Jérôme, auteur de toutes ces merveilles, n'est-il point vénéré par les braves gens comme un saint prophète et comme le protecteur de la République? Les partisans des Médicis, les riches, les libertins, — les enragés, comme on les appelle, — ont beau

se débattre, exciter la populace, soudoyer des malandrins, railler nos prières et nos jeûnes, quereller nos amis et les battre si, d'aventure, ils sont dix contre un dans une ruelle écartée, ils n'effraient ni ne séduisent personne. Ah! si j'étais le frère Jérôme, j'en finirais gaillardement avec les rebelles! Qu'il soulève donc le peuple et qu'il le lance contre les palais des nobles et les maisons de leurs amis, les enragés! Feu! feu! pille et tue! Qu'on s'empare de leurs personnes! Qu'on les pende! Qu'on les roue! Qu'on les brûle! Ne sont-ils pas les pires ennemis de l'État? Voilà comment j'entends la politique. S'il arrive quelque malheur, la faute en sera à la timidité du frère Jérôme, qui ne sait point profiter des occasions que la Providence lui envoie.

- *Vincere scis, Hannibal; victoria uti nescis.*

FRÈRE PACOME

Tout beau, frère Sacromore! On ne verse pas impunément le sang de certaines familles. Le frère Jérôme en a fait assez, croyez-en mon expérience.

FRÈRE DOMINIQUE

Il a vaincu Satan. Avez-vous oublié, mes frères, au milieu de quelles désolations, de quelles hontes

et de quels périls il s'est dressé dans la chaire de Saint-Marc comme l'ange du Seigneur ?

FRÈRE BEATO

Oh ! redites-le moi, frère Dominique. A cette époque j'étais encore un enfant ; je vivais chez ma mère, dans la campagne de Fiesole ; je n'ai pas eu, comme vous, le bonheur de voir de mes yeux ces grands événements.

FRÈRE DOMINIQUE

Sous le gouvernement de Laurent de Médicis, les pires débauchés étaient maîtres de la République. Dans les rues ce n'étaient que mascarades scandaleuses, parades impies et attentats criminels. Des femmes éhontées étalaient en public leurs chairs harnachées d'or et de joyaux. Montées sur des chars dorés où elles représentaient les déesses des païens, au milieu des ruffians qui leur faisaient cortège en chantant d'obscènes chansons composées par le duc Laurent lui-même, elles traversaient la ville en triomphatrices, offrant à tous les regards l'apothéose infâme de la luxure et de l'idolâtrie.

FRÈRE SACROMORE

Oh! il y en avait d'atrocement belles! Leurs chevelures, qui roulaient sur leurs épaules nues, eussent troublé les anges. Il me semble que je vois encore Maria dell' Acquanera, en Diane, avec ses bras splendides, avec son arc d'or et sa tunique blanche, ouverte sur sa cuisse. Le vent soulevait parfois l'étoffe... Au nom du Père et du Fils... la chair est terrible, mes frères.

FRÈRE BEATO

Le Seigneur vous garde des tentations! Vous etes bien éprouvé, frère Sacromore.

FRÈRE DOMINIQUE

Les jeunes hommes ne quittaient les courtisanes que pour débaucher les femmes honnêtes et les filles innocentes. Au besoin une bonne coutelade avait raison des défenseurs de leur vertu. Cependant, l'or que ces hommes infâmes dissipaient dans leurs orgies, l'or qu'ils se disputaient autour des tables de jeu, l'or qu'ils prodiguaient aux artistes chargés de glorifier leurs vices; cet or, ils le puisaient dans

l'escarcelle du marchand, dans la pochette où l'artisan serre son maigre salaire, dans la cachette obscure où le paysan, après la récolte, enfouit son pénible gain; ils l'arrachaient au pauvre peuple par des impôts odieux, par des procès qui crient vengeance au ciel, par des fraudes et des crimes que l'autorité feignait d'ignorer. Et si les bons citoyens s'indignaient, le fer ou le poison leur fermait la bouche.

FRÈRE BEATO

Et le duc ne punissait point ces forfaits? Il ne délivrait point la ville de ces monstres?

FRÈRE SACROMORE

Le prince? Un Nabuchodonosor! Il donnait lui-même l'exemple de tous les vices.

FRÈRE DOMINIQUE

Il assemblait autour de lui avec la jeunesse dissolue les faux sages qui avaient abandonné la science chrétienne pour les écrits des païens. Les théologiens les plus illustres sont aujourd'hui me-

prisés. Aux docteurs fameux, aux pères de l'Église, aux Saintes Écritures elles-mêmes on préfère la philosophie d'un Platon ou d'un Aristote, l'obscène Ovide, l'infâme Martial! — Entraînés par un esprit de vertige, les prêtres, dans leurs homélies, citent Virgile et Homère. Les évêques rougissent du style de la Bible. — Voilà l'ouvrage de Laurent de Médicis, dont l'impiété attisait à la fois le delire de l'esprit et les désordres des sens.

FRÈRE PACOME

Dans toute l'Italie, on l'imite encore. A Milan, les Sforza ; à Bologne, les Bentivoglio ; à Ferrare les princes d'Este, tous ces souverains vivent dans la prodigalité et la débauche et font de la science et de l'art, autrefois consacrés à la gloire de Dieu, les pires suppôts de l'Enfer.

FRÈRE SACROMORE

Frère Pacôme, vous ne parlez point de Rome.

FRÈRE PACOME

Rome est gouvernée par le pape Alexandre VI ; vous le connaissez comme moi.

FRÈRE DOMINIQUE

C'est d'ici que viendra le salut ! Le frère Jérôme a sauvé Florence ; il délivrera l'Italie de la fureur des Démons.

FRÈRE SACROMORE

Dès qu'il ouvrit la bouche, sa parole éclata comme un tonnerre.

FRÈRE DOMINIQUE

Ah ! cette parole merveilleuse, qui dompte tous les cœurs, qui fait haleter toutes les poitrines, qui soulève tous les visages, les regards tendus vers la bouche du saint orateur ! J'ai vu souvent la foule supendue à ses lèvres, s'agitant avec elles, attirée, aspirée par leur souffle puissant, tremblante de fièvre et de peur, versant des larmes, poussant parfois des cris d'angoisse aux terribles accents qui lui annonçaient la colère de Dieu !

FRÈRE PACOME

Où allez-vous, frère Beato ? Pourquoi ouvrez-vous la porte ?

FRÈRE BEATO

Ecoutez!

LA VOIX DE SAVONAROLE (*dans l'église*)

Incrédules, voici ce que dit le Seigneur : Puisque toute l'Italie est pleine d'hommes de sang, d'hommes iniques, de courtisanes, d'entremetteurs et de scélérats, je déchaînerai sur elle ses pires ennemis, j'abaisserai ses princes et je terrasserai l'orgueil de Rome. Il y aura alors calamités sur calamités; calamités de la guerre après la disette; calamités de la peste après la guerre. L'Italie sera comme un sépulcre où les morts s'entasseront sur les morts... Hélas! Hélas! Voici venir les jours de détresse qui se lèvent dans une aurore de sang!

FRÈRE SACROMORE

Ó Dieu, Dieu tout puissant!

FRÈRE PACOME

Il a tort d'attaquer si violemment Rome et le Saint-Père.

LA VOIX DE SAVONAROLE

Beaucoup disent que je serai excommunié. Portez-là au bout d'une lance, cette excommunication, et ouvrez-lui les portes ! Je veux y répondre Je prononcerai des paroles qui bouleverseront et épouvanteront le monde. (*Bruit dans l'église ; Beato referme la porte.*)

FRÈRE BEATO

Oh ! Oh ! tout cela est terrible. Pourquoi veut-on excommunier le frère Jérôme ?

FRÈRE PACOME

Mon enfant, les saints eux-mêmes ne doivent pas jouer avec le feu.

FRÈRE DOMINIQUE

On n'osera pas ! Ses ennemis ont beau faire alliance avec Rome et circonvenir le pape ! Alexandre n'osera pas. L'Italie se soulèvera contre Babylone.

FRERE SACROMORE

Frère Jérôme n'a qu'à ouvrir la bouche pour anéantir les mensonges de Satan. Ah! c'est un vrai prophète. Tout ce qu'il annonce, Dieu l'exécute. Il parle et les événements accourent comme la tempête. Vous rappelez-vous comme il a prédit l'arrivée des Français? L'année suivante le roi Charles passait les Alpes et entrait à Florence avec son armée.

FRÈRE PACOME

Oui, ce fut une terrible affaire.

FRÈRE SACROMORE

Le peuple s'agitait. On allait en venir aux mains. Le roi de France et les magistrats de la République se querellaient dans le palais de la seigneurie. Déjà le roi ordonnait de sonner les trompettes de son armée et les magistrats de sonner les cloches de la ville, quand, soudain, Savonarole apparaît. Le capuchon rejeté en arrière, il s'avance rapidement, traverse la foule des bourgeois et des gentilshommes, s'approche du roi, stupéfait, et

lui parle à voix basse... Ce fut aussitôt fini. Le roi consentit à se retirer avec ses troupes et Florence fut sauvée.

FRÈRE DOMINIQUE

Alléluia! le frère Jérôme est notre bouclier et notre forteresse. Dieu l'environne de sa puissance. Devant lui, les anges du Seigneur marchent l'épée flamboyante à la main. (*Bruit.*)

FRÈRE PACOME

Il me semble que l'on fait un grand bruit dans l'église.

FRÈRE BEATO

Le sermon est fini. — La foule se retire.

(*Savonarole entre vivement.*)

FRÈRE SAVONAROLE

La paix soit avec vous.

LES MOINES

Et avec votre esprit.

Mon esprit? Comment mon esprit aurait-il la paix? Il ne connaît que luttes et que batailles. — Ce malheureux peuple qui a chassé les tyrans et juré obéissance au roi Jésus, tous les jours il faiblit, il abandonne son divin monarque, il retourne à ses péchés; tous les jours il faut le relever, ranimer son courage et le ramener au combat contre les milices de Satan. Et ce n'est pas assez de le défendre contre les démons, il faut aussi le défendre contre les complots des hommes. Jamais le péril n'a été plus grand. Jamais les ennemis de la République n'ont été plus à craindre. Leurs forces s'accroissent et se joignent, leurs entreprises se multiplient et tout le fardeau de la défense retombe sur moi seul. Tout le péril aussi. Nos ennemis pensent qu'en me frappant ils ruineront mon œuvre. Mais non! mon heure n'est pas venue! Dieu veille sur son serviteur. Il me soulève. Il me pousse. Je suis dans sa main comme une pierre dans la fronde. Il me lance au but voulu. Le plan divin doit s'accomplir. Des visions saintes brûlent mes yeux. L'Italie! L'Italie sera délivrée. Partout j'irai, je marcherai, portant la bannière du Christ

de ville en ville, de province en province! Je parlerai. Je labourerai les âmes. Je secouerai la terre sur son axe. Que l'on m'excommunie, que l'on me saisisse, que l'on me torture, rien ne brisera ma voix! Je suis le cri de Dieu qui retentit dans les nuées. (*Entre le prieur de Bologne.*) Vous? Vous ici, mon père? Vous avez donc quitté votre prieuré de Bologne! Oh! laissez-moi tomber à vos pieds! Donnez-moi votre bénédiction.

LE PRIEUR

Que Dieu vous bénisse, mon enfant, et que sa sainte Providence vous garde de tout mal.

SAVONAROLE

Mon cœur se gonfle, ma poitrine éclate. Quoi! Je vous retrouve après tant d'années! Toute ma jeunesse sort du sépulcre. Oui, oui, je revois en esprit ce doux cloître, là haut, sur la colline ensoleillée. Mon Dieu, que la vie était suave et tendre dans cette sainte maison! C'était la paix, la paix! Mais déjà Dieu agitait mon âme. Il m'appelait au combat. — Mon père, donnez-moi votre main. Vit-il encore le frère-Bruno, qui servait avec moi

la sainte-messe? Il est mort? Dieu lui a ouvert son cœur céleste! Mon père, mon père, mille souvenirs attendrissants jaillissent dans ma mémoire. Je suis prêt à pleurer comme un enfant.

LE PRIEUR

Calmez-vous, mon fils. Je reconnais cette exaltation. C'est ainsi que vous me parliez naguère quand vous vous disiez appelé par Dieu à combattre les démons qui asservissent le monde. Vous avez réussi, je l'avoue, au delà de toute espérance. Vous voilà maître de la plus belle cité de l'Italie. Vous y avez instauré le règne du Christ. Je vous admirais de loin. Je priais pour vous. — (*Entre le cardinal-légat.*)

FRÈRE SACROMORE (*bas*)

Son Éminence révérendissime, le cardinal-légat!

LE CARDINAL (*bas*)

Silence.

LE PRIEUR (*sans voir le légat*)

Hélas! depuis quelque temps circulent des bruits sinistres.

Rome est contre vous. Le Pape est irrité de votre audace. Vos ennemis affirment qu'une excommunication est suspendue sur votre tête. Je viens vous avertir. Modérez votre zèle, mon fils; vous exigez trop des hommes. Méditez la merveilleuse patience de Dieu.

SAVONAROLE (*de même*)

Dieu est éternel et ma vie doit bientôt finir. Il faut que je me hâte. Il faut que je brave tous les périls pour accomplir ma tâche. Tout ce que vous m'avez dit, je le savais. Je sais que Rome veut me frapper. Mais Dieu frappera Rome. Elle a prostitué les vases sacrés à l'orgueil, et les sacrements à la simonie. L'autel est devenu la boutique du clergé. — Comme une infâme courtisane, Rome a étalé sa dépravation devant l'univers entier et son souffle empoisonné est monté jusqu'au ciel. L'épée du Seigneur va s'abattre sur elle. L'hérésie déchirera l'Église. Des hordes étrangères entreront dans la Ville-Sainte. Les temples seront transformés en écuries. Et tandis que Rome sera livrée à l'incendie et au pillage, le Pape, humilié, violenté par des soudards, implorera en vain l'assistance des

princes chrétiens : les plus fidèles se détourneront de lui avec mépris.

LE LÉGAT

Allez, monsieur le prophète ; Rome vous entend.

SAVONAROLE

Vous m'espionnez ?

LE LÉGAT

Légat du Pape, j'écoute un moine ignorant et orgueilleux qui insulte à la majesté du Saint-Siège. — Qui donc êtes-vous, vous qui osez juger vos supérieurs ? Vous ne connaissez ni les droits ni les devoirs des grands. Les âmes appelées par la destinée à gouverner les nations, ne sauraient être soumises aux règles de la vie vulgaire, car celles-ci causeraient leur ruine et la ruine de leurs sujets. Ainsi le veut la nécessité, qui est la loi suprême du monde. Il y a deux morales : celle de l'obéissance et celle du commandement. Les vertus d'un prince sont d'ordre politique, militaire et financier. — Sait-il tramer de grands desseins et déjouer les ruses d'autrui, conduire ses armées à la victoire,

assurer enfin à son peuple, la force, la gloire et la richesse, tout le reste est secondaire. Mais ces vérités passent l'entendement des petites gens. Vous êtes du peuple, frère Jérôme; et vous avez une intelligence peuple. Nous n'essayerons point de vous apprendre ce que vous ne comprendriez point : ce serait perdre nos peines. — Inclinez-vous donc devant notre autorité : rentrez dans l'obéissance que vous devez au chef de l'Église.

SAVONAROLE

Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Et je me demande avec épouvante ce qu'il reste de Dieu dans l'Église romaine! Le Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » — Et les papes ont usurpé dans ce monde le pire de tous les royaumes. Le démon a tenté le Christ; du haut de la montagne de perdition il lui a montré les empires de la terre et lui en a offert la couronne; ce que le Christ a rejeté, les papes l'ont accepté, — leur royaume vient de Satan. — Le Christ n'avait pas une pierre où reposer sa tête; les papes ont des palais peuplés de valets et de courtisanes, des caves pleines d'or, des salles remplies d'orfèvreries

et d'objets d'art. — Le Christ a dit : qui frappe par l'épée, périra par l'épée; les papes sont des capitaines sanguinaires dont les armées pillent les villes de l'Italie et massacrent les habitants. Je crie au pape : Comme l'apôtre Pierre, tu as renié le Christ. Repens-toi ! Humilie-toi ! Dépouille-toi de ta puissance et de tes richesses ! Vends tes biens, donne l'argent aux pauvres et marche à la suite de Jésus. Sinon, prends garde ! Le Christ est venu pour jeter dehors les princes de ce monde : *princeps hujus mundi ejicietur foras !*

LE LÉGAT

Propos d'insensé ! De même que tu ne comprends pas la hiérarchie de ce monde, de même tu ne peux comprendre le grand événement qui, sous tes yeux voilés, change la face de la terre. Pendant des siècles, la chrétienté a tâtonné dans les ténèbres de la barbarie. Les grands n'étaient que des brutes guerrières, plus puissantes que les autres, bornant leur intelligence à commander un carnage et à défendre un donjon. Mais une lumière nouvelle est née parmi nous. Les livres merveilleux d'Athènes et de Rome, sortis des caveaux où ils

dormaient dans la poussière, s'entr'ouvrent à nos yeux éblouis. Ils nous apportent la science et la beauté. Sous leurs rayons divins, la vieille humanité s'est mise à fermenter comme la terre au soleil du printemps ; la fleur de l'antique noblesse grecque et latine jaillit de nouveau de l'humble terreau humain. Renaissance splendide ! Les hommes qu'elle illumine de sa grâce se dressent au-dessus des autres hommes comme l'humanité commune s'élève au-dessus des animaux. Toutes les forces de la vie convergent vers eux et travaillent à leur croissance. Le Saint-Siége pouvait-il se désintéresser de ce mouvement grandiose? Puisque une race supérieure se forme au-dessus de l'humanité vulgaire, Rome en veut être la capitale, l'Église en veut être la mère, le pape en veut être le chef. — Tel est l'esprit qui règne dans le Sacré Collège composé des princes les plus éclairés de l'Italie ; il animera les papes futurs plus encore, peut-être, que notre Saint-Père Alexandre ; il brille déjà d'un éclat singulier sur le front de l'illustre César Borgia, debout sur les marches du trône pontifical. C'est cet esprit que ton impudence et ton ignorance tentent ridiculement de combattre. — Tombe à genoux, moine insensé, et demande pardon à la

Sainte-Providence dont tu méconnais les sublimes décrets !

SAVONAROLE

C'est devant toi seul que je m'agenouille, ô mon Dieu, ô divin Jésus, roi des pauvres, secours des misérables, consolation des affligés. Toi qui es né dans une caverne, qui as vagi sur la paille d'une étable, qui as été persécuté par les princes et les prêtres, qui es mort, brisé et sanglant, crucifié entre deux voleurs. Tu n'as édifié ni des palais, ni des arcs de triomphe ; tes mains sacrées n'ont pas sculpté des Apollon de marbre ou peint sur la toile des Vénus voluptueuses ; elles ont soigné les lépreux et les paralytiques, guéri les aveugles, donné du pain aux affamés, puis, elles se sont jointes vers le ciel pour implorer le Père céleste. — Légat du Pape, voilà ce dont Rome a perdu le souvenir ; voilà ce que je lui rappelle du haut de la sainte chaire de vérité.

LE LÉGAT

Un dernier mot. Quand le hasard te porta dans cette ville à une élevation singulière, le Saint-

Père observa avec attention les événements, qui auraient pu, sous une direction sage, apporter une aide merveilleuse à la politique pontificale. On t'a offert la pourpre cardinalice. Tu n'as rien compris. Tu n'as pas su servir l'Eglise. — Rentre donc dans l'ombre d'où tu n'aurais jamais dû sortir. — Rome va t'écraser sous son talon.

SAVONAROLE

Rome!... Cette nuit même, une vision terrible a épouvanté mes yeux. — J'ai vu Jérusalem. — Au-dessus de la ville de Jésus-Christ, dans le ciel s'élevait une croix d'or, lumineuse comme le soleil, qui rayonnait délicieusement sur le monde. Et la voix d'un ange criait : Voici la croix de l'amour de Dieu. — Puis, le spectacle a changé. J'ai vu Rome, la ville de l'Église et des papes. Au-dessus d'elle, dans un ciel d'orage, apparaissait, la tête en bas, une croix noire. La voix de l'ange, de nouveau, se fit entendre ; elle criait : Voici la croix de la colère de Dieu! Aussitôt, l'orage éclata. De la nuée sulfureuse, tombèrent sur Rome et sur toute la chrétienté, des traits enflammés, des glaives, des piques, une grêle horrible ; puis, une pluie rouge,

une averse de sang. Voilà les visions que Dieu m'envoie afin que je crie à l'Eglise : Fais pénitence! Fuis la colère épouvantable du Seigneur!

LE LÉGAT

Hérétique! Fléau de l'Enfer! tu es le démon de Florence. Depuis que cette ville a absorbé le poison de tes doctrines, elle est déchirée par les factions, ravagée par les passions sataniques, diaboliquement révoltée contre ses princes et contre le Vicaire du Christ. — Ecoute ce bruit odieux, ce tumulte dans ton église. C'est encore quelque scandale suscité par ta parole impie! (*Cris et tumulte.*)

UN BOURGEOIS (*entrant*)

Par ici! Le frère est dans la sacristie.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Avancez! Amenez l'assassin!

PLUSIEURS VOIX (*au dehors*)

Eh! Eh!

UNE AUTRE VOIX (*au dehors*)

Ne poussez donc pas si fort! (*Deux estaffiers poussent Tornabuoni, entouré de bourgeois et d'enfants.*)

SAVONAROLE

Qu'est-il arrivé?

PREMIER ESTAFFIER

Ce seigneur battait les enfants de la Confrérie de la Sainte-Croix, sur le parvis de l'église. Le marchand Francesco Barsaï lui ayant donné un coup de bâton, il l'a frappé de son poignard.

AUTRE ESTAFFIER

Barsaï a le bras percé de part en part.

SAVONAROLE

Messire Tornabuoni, pourquoi battiez-vous ces enfants?

TORNABUONI

Moine, va dire ta messe avec tes moinillons. Je ne suis pas un frappeur d'enfants.

LES ENFANTS

Si, si, il nous a battus. Il ment. Il nous a frappés.

UN ENFANT

Nous avions entouré deux belles dames, des païennes...

UN AUTRE ENFANT

Toutes couvertes de bijoux de perdition...

TROISIÈME ENFANT

Des pécheresses! Des pécheresses!

PREMIER ENFANT

Alors nous avons chanté des cantiques et nous avons voulu leur prendre ces joyaux abominables pour en faire un sacrifice au roi Jésus.

TORNABUONI

Fais donc taire cette canaille, moine! J'ai délivré deux nobles dames des attaques de ces cagots.

Attaqué à mon tour par un de tes spadassins, je lui ai infligé le châtiment qu'il méritait. Et maintenant, en voilà assez. (*Bousculade; il se dégage.*)

SAVONAROLE

Vous méritez vous-même, messire, d'être conduit au tribunal des Huit, qui vous fera jeter en prison.

TORNABUONI

Moine, tu es responsable de ceci comme de tous les troubles de la ville. Grâce à toi, nos femmes ne peuvent plus passer dans les rues sans être dépouillées de leurs parures par les va nu-pieds que tu as fanatisés. Cela ne peut durer. Tout ce qui s'élève par l'esprit et le cœur au-dessus de la vile populace, supporte impatiemment le joug que tu as fait peser sur Florence.

SAVONAROLE

Il n'y a d'autres perturbateurs de la paix que les loups qui se jettent sur le troupeau. Vous tous, les nobles et les riches, les amis des Médicis, les hommes de proie et de plaisir, vous voulez égorger

mon peuple et rétablir les tyrans Heureusement, je veille. Messire, vous paierez trente ducats à Francesco Barsaï. Allons, qu'on le laisse libre et qu'il s'en aille!

TORNABUONI

Moine, nous nous retrouverons.

SAVONAROLE

Devant le tribunal des Huit, peut-être, et sûrement devant le tribunal de Dieu.

TORNABUONI

Il y a des tribunaux que tu oublies. (*Il sort. — Sortent aussi les estaffiers, les bourgeois et les enfants.*)

LE LÉGAT

J'en ai vu assez. — Jérôme Savonarole, le Saint-Siège s'est ému des troubles suscités par votre orgueil et vos fausses doctrines. Le pape Alexandre VI vous interdit de prêcher. Voici la bulle pontificale. Adieu. (*Il sort.*)

SAVONAROLE

M'interdire de prêcher ! Alexandre VI m'interdit de prêcher. Il me défend de parler au peuple, de l'instruire, de lui montrer les embûches de ses ennemis ! M'interdire de prêcher ! Il m'arrache de la chaire de vérité, ce pape simoniaque, ce pontife fornicateur, ce saint-père de tous les vices et de toutes les abominations ! Ma parole le fait donc trembler sur son trône d'immondices ? Ah ! ah ! Cela devait arriver. Le pape de Satan se dresse contre l'envoyé de Dieu. Avez vous entendu le sifflement de la vipère ? Il m'interdit de prêcher ! Démence ! Démence ! Croit-il donc m'effrayer comme un enfant ? C'est à Dieu seul que j'obéirai. Dieu seul est mon maître. Je crierai dans les rues. Je crierai sur les places publiques. Je crierai les paroles de Dieu par les fenêtres et sur les toits. Ah ! il m'interdit de prêcher ! Demain, je monterai en chaire et devant le peuple entier je déchirerai... Non... non... Prenons garde à l'orgueil. C'est peut-être l'Enfer qui me tente. Prions. Dieu m'éclairera. Prions, mes frères. Agenouillez-vous avez le frère Jérôme. Notre père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié. ... voilà la loi

sainte... que votre règne arrive... je vous écoute, mon Dieu, je vous écoute..... que volonté soit faite sur la terre comme au ciel... .. Votre volonté, votre très sainte volonté... .. (*Valori entre brusquement.*)

VALORI

Debout, frère Jérôme! Ce n'est plus l'heure de prier. Il faut agir. La République est en danger.

SAVONAROLE

Parlez, Francesco Valori, et n'ayez point de crainte. Dieu est avec nous.

VALORI

Ce matin, les seigneurs VIII ont fait arrêter un homme depuis longtemps soupçonné d'être l'entremetteur de Pierre de Médicis auprès de la noblesse florentine. Il s'appelle Lamberto dell' Antella.

SAVONAROLE

Hé bien?

VALORI

Les soupçons étaient au dessous de la vérité. On a saisi sur Lamberto des papiers terribles. Un

complot est sur le point d'éclater. Les seigneurs VIII, en toute diligence, font en ce moment même arrêter les conjurés. La terreur s'est emparée de la ville.

SAVONAROLE

Rentrons au couvent. Nous aviserons à sauver Florence et à rassurer les citoyens.

## SCÈNE II

### Une Prison.

(Porte au fond, — porte à gauche; celle-ci reste fermée durant toute cette scène.)

TORNABUONI (*seul*)

Rien. Ni acte d'accusation, ni message. On ne daigne m'informer de rien. Le gardien qui m'apporte ma nourriture est aussi muet que les nègres du Grand Turc. Si je veux savoir pourquoi je suis ici, je puis interroger les rats et les blattes qui partagent avec moi cet aimable séjour. Hier, dans la rue, comme je sortais de l'église où trônait ce moine de l'Enfer, j'ai été arrêté et traîné dans cette prison. C'est une nouvelle traîtrise de ce damné Savonarole et c'est là, sans doute, ce que signifiaient ses menaces. Il m'a fait relâcher là bas par

feinte, mais secrètement il avait donné d'autres ordres. Les voilà bien, ces gens d'église ! Mordieu ! Il joue sa vie dans cette affaire. Dès que la noblesse florentine connaîtra la violence qu'on me fait, elle me tirera d'ici et la vengeance sera terrible. Cela ne peut tarder, car Pierre de Médicis approche avec une armée vénitienne. Dans quelques jours il sera le maître de Florence. Tout est prêt pour le recevoir ; nos amis ont des armes, le mot d'ordre est donné et le capitaine qui garde une des portes de la ville est secrètement des nôtres. Ah ! la journée sera chaude ! Les geignards auront sujet de geindre et je ne voudrais pas pour l'empire de Jupiter être alors dans le froc de ce coquin de frère Jérôme !

J'entends les pas pesants du geôlier. Il va me délivrer ou me dire pourquoi l'on me retient en prison. (*Entrent le geôlier et Hélène.*)

LE GEOLIER

Entrez, madame, votre mari est ici. (*Il sort.*)

HÉLÈNE

Lorenzo, mon amour !

TORNABUONI

Ma douce Hélène! Ton cœur sur mon cœur! Tes lèvres sur mes lèvres!

HÉLÈNE

Te revoir ainsi! Te revoir ici, dans cette horrible prison, toi, un Tornabuoni, l'honneur et la beauté d'une illustre famille! O mon âme adorée, mes larmes noient mes baisers.

TORNABUONI

Mes baisers boivent tes larmes. Sur ta bouche bien-aimée ils ramèneront le sourire et l'amour.

HÉLÈNE

Laisse moi pleurer, laisse moi sangloter! L'angoisse a tenu mes yeux secs et ma gorge serrée depuis le moment affreux où la clameur du peuple m'apprit notre malheur. Ce peuple! qu'il est horrible et féroce! Il criait dans les rues : « Trahison! conspiration! Arrêtez les suppôts des Médicis! » Cela faisait frémir. De ma fenêtre, je voyais des misérables agitant des piques. Ils se sont mis tout à coup à lancer des pierres dans notre maison avec

d'effroyables insultes. L'un d'eux m'a aperçue et il a crié : « Louve infâme, ton loup est pris au piège! Les Seigneurs VIII l'ont mis en cage! » Je compris. Je sentis mon sang se glacer dans mes veines mais pas un pleur ne jaillit de mes yeux. Quand la foule s'éloigna, je courus au palais implorer les seigneurs. Les lâches! les chiens! Ils m'ont repoussée en ricanant. Alors, je me suis traînée à Saint-Marc. C'est là que j'ai appris ton sort et obtenu de pénétrer dans la prison. Maintenait ma force m'abandonne. Lorenzo, Lorenzo, ne me défends pas de pleurer.

TORNABUONI

Rassure-toi, mon amie. La noblesse n'a qu'à lever le fouet et toute cette racaille retournera au chenil en rampant. La nouvelle de mon emprisonnement s'est-elle répandue dans la ville?

HÉLÈNE

Comme le feu dans une traînée de poudre.

TORNABUONI

Alors, nos vaillants amis ne tarderont pas à me délivrer. Le prudent Pucci...

HÉLÈNE

Ne compte pas sur lui ; il est arrêté.

TORNABUONI

Arrêté ? Il ne lui a donc servi de rien de multiplier les signes de la croix et les génuflexions ? Ah ! si tu l'avais vu, le nez allongé sur les mains jointes, murmurer d'interminables patenôtres. Si tu l'avais vu se frapper la poitrine devant le confessionnal ou ramper sur les genoux autour des châsses où sont les reliques ! Il passait pour un geignard de la plus pieuse espèce. Aussi lui avait-on confié la garde d'une porte de la ville. Mille démons ! S'il est arrêté, cela est fâcheux pour le seigneur Pierre de Médicis ! Comment entrera-t-il dans Florence ? C'est Pucci qui devait lui ouvrir la porte. — Allons ! il n'a pas pris assez d'eau bénite. L'imbécile a peut-être mangé de la viande un vendredi devant un espion du gouvernement. C'est vraiment une mauvaise affaire. — N'y pensons plus. Le salut viendra d'un autre côté. L'illustre Ridolfi, chef d'une famille redoutée...

HÉLÈNE

Est emprisonné comme Pucci et comme toi.

TORNABUONI

Emprisonné? Oh! oh! l'affaire devient sérieuse. Où l'a-t-on arrêté?

HÉLÈNE

Dans sa maison.

TORNABUONI

De mieux en mieux. L'audace de la canaille est donc sans bornes? Soyons prudents! Tu connais le seigneur Bernard dell Néro. C'est un homme puissant, ancien gonfalonnier de la République, vénéré par toute la ville et soutenu par des partisans nombreux. Va le trouver de ma part.

HÉLÈNE

Hélas! il est dans le cachot voisin.

TORNABUONI

Tu te trompes. Il n'est personne à Florence qui oserait...

HÉLÈNE

Je te dis qu'il est dans cette prison.

TORNABUONI

Alors la prison est assiégée par une foule indignée. La noblesse florentine tire l'épée du fourreau et arme ses serviteurs. La délivrance est proche...

HÉLÈNE

Je ne sais ce que fait la noblesse florentine. Je sais seulement que le peuple est en armes, que la milice garde les rues et que la place de la Seigneurie est hérissée de piques et d'arquebuses. Les geignards, sont les maîtres et Bernard del Nero est en prison.

TORNABUONI

Ah! si Bernard del Nero est en prison, adieu victoire dorée! Le moine triomphe. Florence ne sera désormais qu'un cloître ténébreux retentissant de lamentables *miserere!*

HÉLÈNE

O Lorenzo! pour toi, sans doute, c'est l'exil ou la mort.

TORNABUONI

Dieu ! Comment tout cela est-il possible ? Notre conspiration était si secrète, nos précautions si bien prises ! Encore quelques jours, et c'étaient Savonarole et ses complices qui tombaient dans cette prison. On nous a trahis.

HÉLÈNE

N'en doute pas, Lorenzo. Le messager Lamberto dell' Antella s'est laissé prendre et a livré les lettres du seigneur Pierre de Médicis.

TORNABUONI

Puisse-t-il crever dans les tortures ! nous sommes perdus !

HÉLÈNE

Mon Lorenzo !

TURNABUONI

Perdus, te dis-je. Quand la canaille florentine apprendra par ces lettres à quel péril elle a été exposée, elle exigera notre mort.

HÉLÈNE

Ta mort, Lorenzo !

TORNABUONI

Ma mort et la mort de mes compagnons.

HÉLÈNE

Que m'importe leur vie ou leur mort? Laisse-les à leur destinée. Toi seul, tu es mon souci et mon angoisse. Hélas! des images sanglantes épouvantent mes yeux. Je vois les bourreaux, je vois les tenailles rougies au feu, je vois la hache brandie! Lorenzo, Lorenzo, je me meurs.

TORNABUONI

Relève ton courage, douce amie. Le mien est debout. Non, je ne mourrai pas, je vivrai pour toi et pour le fils que tu me donneras. Rassemblons nos pensées dispersées par l'effroi. Réfléchissons. Cherchons.

HÉLÈNE

Mon espérance était morte. Ta chère voix l'a ranimée. Dis-moi : que dois-je faire?

TORNABUONI

Tu as entendu parler du seigneur Vespucci. Par prudence il n'est pas entré dans notre complot. Mais c'est un ami sincère ; il m'est profondément dévoué Demande-lui de me défendre devant les juges. Qu'il s'entende avec les Ridolfi et les grandes familles afin d'agiter le peuple, car si nous périssons, c'en est fait d'eux tous : l'un après l'autre ils porteront leur tête sur l'échafaud. Représente-lui cela avec force. Ne néglige pas d'exciter nos parents et nos amis...

HÉLÈNE

Silence ! on ouvre la porte. (*Entre le geôlier.*)

LE GEOLIER

Lorenzo Tornabuoni, il faut me suivre. Le juge va vous interroger.

HÉLÈNE

Dieu du ciel ! La torture?

LE GEOLIER

Je ne crois pas. Le bourreau n'a pas d'ordres. Mais ce qui ne s'est pas fait à midi peut se faire à

trois heures. Croyez-moi, avouez, mon bon Monsieur, avouez. Il vaut mieux avouer de bonne grâce qu'étendu sur un vilain chevalet. Avouez! Vous finirez tout de même par là. Croyez-moi, mon bon monsieur, on ne résiste pas au fer rouge ni au plomb fondu. Les brodequins sont de sales chaussures et les coins feraient blasphémer un saint. Nous avons aussi le casque que l'on serre avec des vis pour emprisonner la tête, mon bon monsieur, et les crochets qui vous enlèvent du dos ou des jambes de longues bandes de peau. Néanmoins, il n'y a pas d'ordres, je vous en donne ma parole ; le fourneau n'est même pas allumé dans la salle de justice. Allons, monsieur, suivez-moi. Et souvenez-vous de mes conseils. Les juges feront tout de même de vous tout ce qu'il leur plaira. Venez, monsieur.

HÉLÈNE

O Lorenzo !

TORNABUONI

Regarde moi, ma chérie : tu ne verras ni mon visage pâlir ni mes mains trembler. On ne me torturera point parce qu'on n'oserait le faire. — Je

suis prêt à te suivre, l'ami ; mais sais-tu ce dont on m'accuse ?

LE GEOLIER

Votre excellence veut rire. Vous le savez mieux que moi, mon bon monsieur. N'êtes-vous pas l'ami des enragés et l'ennemi de notre bon frère Jerôme ? *Sufficit !* Ce ne sont pas mes affaires. Lamberto dell'Antella a été vilainement torturé, mon bon monsieur ; il hurlait comme un chien écrasé. Il a tout avoué, la conspiration, les projets des traîtres, leurs noms, et tout, et tout ! Mauvaise affaire, monsieur. Le peuple est fou de colère. Florence est comme une ruche où l'on a jeté du poivre. C'est-y honnête ce que vous avez fait là ? *Sufficit !* Je me tais. C'est pourtant pitié de voir un jeune et joli gentilhomme dans cette maudite affaire. Allons, venez, monsieur. Je souhaite que vous vous tiriez de là proprement, monsieur.

TORNABUONI

Je vous suis. Puisque je ne serai pas torturé, cette noble dame peut-elle m'attendre ici ?

LE GEOLIER

Oui, monsieur, elle le peut. Ce n'est pas un lieu bien agréable, croyez-moi, une prison n'est pas un palais, mais elle peut vous y attendre, la bonne créature. Cela fend l'âme de la voir pleurer. Je laisserai la serrure ouverte. Pardieu! elle n'est pas un oiseau pour cette cage! Si elle a peur, elle pourra pousser la porte. Venez, Monsieur, croyez-moi, vous avez assez bavardé; le juge vous attend, monsieur.

TORNABUONI

Sois forte, mon amie. J'ai besoin de ton courage; mon salut dépend peut-être de toi. (*Tornabuoni et le geôlier sortent.*)

HÉLÈNE (*seule*)

Mon Lorenzo!... Ah! tout est fini!... N'était-il pas hier encore l'idole de la jeunesse florentine? Bon, aimable, brillant de noblesse et de beauté, quand il traversait la foule, un murmure amical accompagnait ses pas. Et le voilà traité comme le pire des criminels! Parce qu'il résiste à la tyrannie d'un moine, il n'est plus qu'un traître, et sa tête, ivresse de mes baisers, est promise à la morsure de

la hache. S'il y a un Dieu dans le ciel et s'il voit ces choses sans s'émouvoir, en quoi vaut-il mieux que les idoles de marbre des païens, qu'on tire aujourd'hui de la terre? O justice! justice!... Hélas! qu'est-ce donc que la justice du peuple? L'abaissement des grands et le triomphe des misérables. C'est l'État gouverné par des cordonniers et des chaudronniers, les Médicis en exil, Michel-Ange en fuite, les Tornabuoni et les Ridolfi, le plus noble sang de Florence, attendant en prison l'heure de l'échafaud. Si c'est là la justice, est-elle autre chose que haine, bassesse et ruine? (*Entrent le geôlier et Savonarole, le capuchon sur la tête.*)

LE GEOLIER

Entrez, mon très révérend frère. Croyez-moi, c'est ici la cellule du seigneur Lorenzo Tornabuoni, un aimable gentilhomme, sur ma foi, de bien belle mine, et doux comme une brebis. Il est pitoyable de voir cette jeunesse en prison, mais la jeunesse couche volontiers avec le péché. Je souhaite que votre sainte parole le convertisse.

SAVONAROLE

Paix! paix! Quelle est cette femme?

LE GEOLIER

Cette digne dame, une noble créature, est la légitime épouse de Lorenzo Tornabuoni, mon très révérend frère. J'ai reçu l'ordre de la laisser entrer ici. Car sans un ordre précis, croyez-moi, je ne fais rien, je ne veux rien entendre. La consigne, je ne connais que ça. Tous les matins, au saut du lit, je me dis : « Petrucchio, mon garçon, songe à la consigne ! » La consigne, c'est nos matines et nos vêpres, mon révérend frère. Que Dieu vous assiste ! Vous ne dites pas la sainte messe avec plus de foi que je ne garde ma consigne.

SAVONAROLE

C'est bon. Retirez-vous. Ma robe et mon caractère vous sont garants de la droiture de mes intentions : laissez-moi seul avec cette dame.

LE GEOLIER

C'est contraire à la consigne, mon révérend frère, mais la consigne n'est pas faite pour vous. *Sufficit !* Je sais les égards qu'on vous doit. Lorenzo Tornabuoni est dans la salle de justice. Dès que le juge aura fini de l'interroger, je vous l'amènerai.

Convertissez-le, mon très digne frère. Extirpez de lui le péché, sondez son âme, émondez-la de tous les vices et recommandez-moi à Dieu et à la Sainte-Église, amen. (*Il sort. Savonarole rejette son capuchon.*)

HÉLÈNE

Savonarole! homme cruel! Que viens-tu faire ici? Espères-tu respirer l'odeur du sang et des chairs brûlées? Tu t'es trompé. On ne torture point mon Lorenzo.

SAVONAROLE

Que la sainte paix de Dieu descende dans votre âme! Je viens ici remplir un devoir de mon ministère, visiter un prisonnier, consoler son cœur et le ramener à Dieu; je viens aussi pardonner à un ennemi au nom de l'amour divin.

HÉLÈNE

Hypocrite, tu mens!

SAVONAROLE

Qu'Hélène ai-je de feindre? Je m'approche de vous avec confiance comme sans espérance, puisque,

votre mari et vous, vous êtes mes ennemis et que vous êtes impuissants. Écoutez-moi. Je viens à vous parce que vous souffrez, parce que Dieu vous a frappés et que votre puissance s'est écroulée sur votre tête. J'apporte à votre cœur blessé le merveilleux secours de la miséricorde de Dieu.

HÉLÈNE

Fourberie !

SAVONAROLE

Femme, vous me jugez d'après l'orgueil égoïste de votre caste. Et parce que je tends la main à un ennemi tombé, parce que j'offre un cœur plein d'amour et de paix à ceux qui me haïssent, vous m'attribuez des desseins cauteleux et vous dites que je mens. Ah ! je le sais ! Vous et les vôtres, vous n'avez voulu voir en moi qu'une âme ambitieuse et violente. Vous savez que mes paroles ont retenti comme un tocsin, que ma voix a grondé comme la foudre, qu'un vent terrible est sorti de ma bouche pour ployer les cœurs comme les blés dans les champs, et vous croyez que dans mon âme il n'y a qu'orage et tempête. Dieu m'est témoin que la violence me fait violence et que ma poitrine est pleine de douceur et d'amour.

HÉLÈNE

La mienne est pleine de dégoût!

SAVONAROLE

Avez-vous lu les divins Évangiles? C'est la tendresse aux lèvres que mon maître adoré a parcouru la Galilée. Que n'ai-je pu, pour l'imiter, cheminer par les collines de la Toscane et les plaines de la Lombardie, en chantant, au bord des fleuves, les louanges de Dieu, en bénissant, dans les chaumières, les enfants et les femmes, en prenant, sur la route, le mendiant par la main pour mendier avec lui et pour le faire asseoir avec moi à la table du laboureur, en leur enseignant à tous, avec un caressant sourire, comment on prie et comment on aime, comment on console ceux qui pleurent, comment on soulage ceux qui souffrent et comment on nourrit ceux qui ont faim! Ce bonheur ne m'a pas été donné. Dieu n'a pas voulu. Hélas! Jesus lui-même a dû parfois être dur. Il a fouetté les marchands du temple. A moi, son serviteur, la sainte tendresse m'est interdite Dans le fond de mon cœur, je la contemple de loin, en pleurant et en tendant les bras vers elle, comme Moïse, du

haut de la montagne où il allait mourir, considéra la Terre promise. Au lieu de miel, au lieu du vin joyeux des noces de Cana, Dieu a mis sur mes lèvres les charbons brûlants d'Isaïe. Il a forgé ma langue comme un glaive et m'a envoyé combattre les impies et les tyrans en soldat de la foi et du droit. Je suis pareil au buisson ardent : si la bouche redoutable de Dieu tonne dans les flammes qui le consument, nul ne voit tomber des rameaux en feu les pauvres roses d'amour, qui étaient les fleurs chéries de mon âme et dont la cendre méconnue est emportée par le vent.

HÉLÈNE

Je te hais.

SAVONAROLE

Eh ! que m'importe ? Je vous aime, comme j'aime toutes les créatures de Dieu. Pauvre enfant, qui croyez haïr et qui croyez aimer ; que savez-vous de l'amour et de la haine ? Connaissez donc le cœur d'un religieux, que Dieu visite dans la solitude et le silence. Souvent, la nuit, au fond de ma cellule, durant des heures et des heures, devant l'étroite fenêtre, les yeux levés vers le ciel étoilé, j'attends

le Maître de mon âme. Il vient ! Parfois, il s'abat sur elle comme un vent de tempête. D'autres fois, il surgit lentement au fond de moi, comme une source nouvelle, pour se frayer un passage, amollit peu à peu la terre. Une douceur miraculeuse envahit tout mon être. C'est comme une lumière vivante qui filtre dans ma chair, la pénètre, la dissout et, parvenant jusqu'à mon cœur, l'inonde d'inexprimables délices. Dieu est en moi ! Dieu se mêle à moi ! Dans l'ineffable ivresse qui me ravit à la terre et qui me berce au delà de toutes les pensées, c'est à peine si je sens les larmes du bonheur suprême ruisseler sur mon visage. Puis, Dieu se retire de moi et je m'éveille dans le monde des douleurs. Alors, pour consoler mon âme, je me prosterne devant l'image de mon Dieu sacrifié pour l'amour des hommes, je contemple ces mains et ces pieds percés de clous cruels, qu'y ont enfoncés les puissants, les riches, qui s'engraissent des souffrances du pauvre, et leurs complices, les prêtres égarés par leur rêve de puissance. Elles saignent, les plaies divines ! Elles saignent sur la croix et dans mon âme ! Elles saignent toutes les douleurs du monde. Chaque fois qu'un mendiant tombe épuisé devant le morceau de pain qu'on

lui refuse, chaque fois qu'un misérable accablé par la maladie, périt, faute de secours ; chaque fois qu'un ouvrier, frappé par le guignon, implore en vain le travail qui pourrait nourrir sa famille et, repoussé par les maîtres des manufactures, rentre en pleurant dans la masure où ses enfants attendent du pain ou la mort, les plaies du Christ vomissent un flot de sang, les plaies du Christ, de leurs lèvres saignantes, me crient : « Jérôme, tu vois ce que je souffre ! Jérôme, que fais tu pour soulager mes souffrances ? Jérôme, Jérôme, où est ton amour ? » — Alors, mon sang bout dans mes veines, et quand le soleil se lève, je descends parmi les hommes.

HÉLENE

Je te hais !

SAVONAROLE

Vous ne me haïssiez pas autrefois, Hélène Ricardi. En ce temps-là, dans les églises où, du haut de la chaire de vérité, je prêchais le règne de Jésus, je vous apercevais souvent dans la foule, le visage baigné de larmes. Je vous rencontrais aussi dans la ville. Vous étiez jeune fille encore. Accom-

pagnée d'une suivante, vous vous enfonciez dans les ruelles étroites où pullulent les misérables, vous pénétriez dans leurs logis, et la sainte aumône tombait de vos mains dans les petites mains des enfants. Si j'entrais par hasard dans la même maison, vous vous retiriez en faisant le signe de la croix, avec la pudique réserve d'une vierge qui fuit la présence de l'homme, fût-il, comme moi, ministre du Seigneur.

HÉLÈNE

Vous vous souvenez de cela? C'est vrai. En ce temps-là je vous admirais de toute mon âme. Peut-être vous ai-je aimé .... Vous avez abusé ma candeur, c'est pourquoi aujourd'hui je vous hais.

SAVONAROLE

Vous aimiez les pauvres, Hélène Ricardi, vous aimiez le divin Maître de la charité et de la prière, le Seigneur Jésus. Pourquoi la haine a-t-elle pris la place de l'amour? Pourquoi dites-vous que je vous ai trompée?

HÉLÈNE

Je vais te le dire, moine. J'avais alors seize ans. J'étais une enfant naïve. Ta parole ardente avait bouleversé mon âme. Tu me montrais dans les pauvres des frères souffrants, victimes de l'injustice de ce monde. Je te croyais. Je brûlais du désir de soulager leurs misères et je rougissais de ma richesse. Puis j'aimai Lorenzo Tornabuoni. Je rêvai de l'initier à mes devoirs et à mon bonheur... Je voulais l'amener à toi... Tout à coup, les écailles sont tombées de mes yeux... j'ai compris... j'ai vu!

SAVONAROLE

Qu'avez-vous vu, mon enfant?

HÉLÈNE

J'ai vu ta fourberie. Je t'ai vu animé moins de l'amour des pauvres que de la haine des riches. Ce peuple misérable, que tu prêches, que tu visites, tu l'as excité contre nous, tu l'as enrégimenté, tu l'as conduit à l'assaut de l'État, tu lui as donné des lois qui assurent ta domination sur lui et sa domination sur nous, et tu perpétues ta tyrannie avec la sienne en le menant, à chaque échéance, à l'élec

tion des magistrats qui gouvernent la ville. C'est de toi que ces brutes tiennent la force qui opprime l'élite riche, noble et intelligente. Tu leur as appris qu'ils sont le nombre et tu leur as enseigné à se servir de la force du nombre, en niant le droit de ceux qui ont fait la grandeur de Florence, en livrant cette grandeur à leurs mains grossières, en leur criant enfin, dans ton langage blasphématoire, que leurs usurpations, leurs excès et ta démence ont pour appui la volonté souveraine de Dieu.

SAVONAROLE

Vous avez vu tout cela ?

HÉLÈNE

Oui, j'ai vu l'envers d'un saint personnage, ma crédulité trompée par un imposteur, la piété et la charité des âmes tendres audacieusement exploitées par un loup vêtu de la peau d'une brebis pour la ruine des grands et l'abaissement de ma patrie. J'ai vu où aboutissaient tant de beaux sermons sur la justice et les droits des pauvres, sur l'amour des humbles et l'amour de Dieu. Ah! ciel!

SAVONAROLE

Écoutez-moi, Hélène Ricardi. Comme vous, j'ai cru d'abord à l'efficacité suffisante de la prière et de l'aumône ; j'ai cru qu'il me suffirait d'exhorter les riches et les puissants pour les amener à réfréner leur avidité dévorante, à ménager les pauvres, à les soulager par des sacrifices volontaires. Mon illusion a peu duré. A moi aussi, les écailles me sont tombées des yeux. Moi aussi, j'ai vu quelque chose. J'ai vu l'envers des riches, ou plutôt l'envers de la richesse et de la puissance. J'ai vu tous les démons assis sur l'or : la cupidité, le vol, le meurtre des faibles, la guerre qui ruine et tue les petits, la peste qui ravage les chaumières, la famine qui extermine les misérables, tandis que l'or monte comme une marée dans les trésors des riches. J'ai vu que les peuples rongés par ces maux, seront dévorés par des peuples plus sains. J'ai vu enfin que si le monde ne se compose pas d'égaux, il se partage en tyrans et en esclaves et que pour affranchir ceux-ci, il faut abattre ceux-là.

HÉLÈNE

Tu as vu tout cela ?

SAVONAROLE

Et j'ai fait mon devoir, parce que Dieu m'a choisi pour sauver l'Italie.

HÉLÈNE

Dieu t'a choisi ?

SAVONAROLE

Si vous aviez entendu la voix qui me parle au pied du crucifix, vous comprendriez ma conduite. Dieu ne vous parlait-il pas autrefois, Hélène Ricardi?

HÉLÈNE

Je l'ai cru.

SAVONAROLE

Vous reviendrez à lui, car il protège ses serviteurs ! Je me suis abandonné à sa volonté sainte et les événements m'ont obéi comme le chien obéit à son maître. N'est-ce pas la preuve de ma mission? Au reste, je n'ai transgressé aucune loi divine. J'ai été doux et miséricordieux à ceux que j'abaissais. M'avez-vous jamais vu ordonner une violence? Si les vôtres ont parfois reçu des coups, subi la pri-

son ou l'exil, n'en accusez que leur résistance aux décrets de la Providence divine, et peut-être le zèle un peu brutal de ceux que vous avez trop longtemps opprimés. Pour moi, j'ai conseillé au peuple de Florence les lois qu'il devait se donner, je ne me suis jamais mêlé de leur exécution, si ce n'est pour en adoucir la sévérité. Je suis l'ami de tous ceux qui souffrent, c'est pourquoi vous me voyez ici.

HÉLÈNE

Dis-tu vrai?

SAVONAROLE

Dieu m'entend.

HÉLÈNE

Je voudrais te croire. C'est pourtant à cause de toi que Florence a jeté Lorenzo en prison.

SAVONAROLE

En conspirant contre notre République chrétienne, il a péché gravement contre Dieu. Mais la miséricorde divine est sans bornes. Ayez confiance en elle. Dieu sauvera peut-être votre mari.

HÉLÈNE

Ah! Sauve-le, toi! Sauvez-le, frère Jérôme! Vous vous dites bon et miséricordieux! Vous êtes tout-puissant à Florence. Sauvez Lorenzo! Voyez! Tout mon orgeuil m'abandonne. Je tombe à vos pieds et je pleure.

SAVONAROLE

Helas! Relevez-vous, madame. Ce que vous me demandez est impossible. Si votre mari a péché contre moi, je le lui pardonne. Je l'ai déjà oublié. Mais il a voulu détruire la République chrétienne; la justice de la République le jugera. Je ne puis intervenir en faveur des ennemis de Florence.

HÉLÈNE

Ne me repoussez pas! Laissez-vous toucher par ma douleur. Florence écoute tous vos conseils. Dites un mot, un seul mot de pitié aux magistrats! Parlez au peuple! Apaisez sa colère. Si, si, vous le pouvez! Vous êtes le maître! Tous vous obéissent! Pitié, frère Jérôme, pitié! C'est votre Hélène Ricardi qui vous implore!

(*Entrent Tornabuoni et le geôlier.*)

TORNABUONI

Que vois-je? Mon Hélène aux pieds de notre ennemi? Debout, femme! Debout! N'as-tu pas honte? Fi, cela est indigne de ton nom et du mien.

HÉLÈNE

C'était pour toi, Lorenzo!

TORNABUONI

Rougis, malheureuse! Va-t-en! Et songe à ce que je t'ai prescrit. Va. Tu reviendras demain. (*Elle sort.*) Et toi, infâme coquin, n'espère pas sortir d'ici vivant! (*Il se précipite sur Savonarole.*)

LE GEOLIER (*l'arrêtant*)

Arrêtez, monsieur! Pas de violences, je vous prie! Cette prison n'est pas une assemblée publique. On est pacifique ici, monsieur. Voyons! Ne me forcez pas à vous casser quelque chose. Croyez-moi, monsieur, je vais vous mettre aux fers, monsieur, et ce sera dommage. Paix, vous dis-je; laissez ce digne frère en paix!

TORNABUONI

Tu as raison, l'ami, n'anticipons pas sur la besogne du bourreau.

SAVONAROLE

Il me semble que vous avez plus à le craindre que moi. La détresse vous égare. Songez à votre âme, mon frère. L'heure est grave.

TORNABUONI

Elle n'est grave que pour toi. Ah! Je sais enfin ce qui se passe! Le juge que je quitte, tremblait en m'interrogeant. A travers ses questions embarrassées, ses hésitations et ses excuses, — car il s'excusait en me parlant, — j'ai deviné ce que je brûlais de savoir. La noblesse florentine s'est levée. Elle a pris les armes. Elle s'apprête à punir l'affront qu'on lui fait. Et la canaille frémit de terreur.

SAVONAROLE

Mon frère, mon frère, votre aveuglement m'inspire une pitié profonde. Si la République était en danger, pourquoi le nier? Ouvrez les yeux à la réalité.

Considérez cette prison où vous êtes et d'où vous ne sortirez que pour être jugé selon les lois de la République.

TORNABUONI

Ta République n'existera plus demain.

SAVONAROLE

Son existence est dans les mains de Dieu. Quelle haine étrange lui portez-vous donc, mon frère, vous qui êtes jeune et naturellement généreux? Ah! vous ne l'avez pas comprise!

TORNABUONI

Pas comprise! Elle est, pardieu, aisée à comprendre. Tous, tant que vous êtes, hommes, femmes, enfants, moines, marchands, artisans et soldats, vous passez le temps à prier, à jeuner, à geindre et à braire des cantiques, à vous espionner les uns les autres pour dénoncer quiconque s'avise de jouer aux dés, de posséder un livre galant ou une belle peinture, de rire et de parler aux filles. Une morne cité, sans beauté et sans joie, moitié couvent et moitié hôpital, voilà le

modèle que vous rêvez d'imposer à l'Italie, voilà ce que vous avez déjà fait de Florence, — de cette Florence superbe, naguère toute rayonnante de la gloire des artistes et des savants qu'y avait assemblés le duc Laurent de Médicis. Votre République, mon révérend, c'est un catafalque. Impossible d'y vivre, à moins de prendre avec vous la vie pour une messe de *requiem*. Ce n'est pas ma manière. Je sens mon cœur plein d'énergies bouillonnantes qui veulent se répandre au dehors par toutes les issues de la joie, de la jouissance, de la domination.

SAVONAROLE

Ainsi vivent les païens !

TORNABUONI

Vous n'avez qu'une règle : s'abstenir, se priver, se courber sous mille obligations qui amoindrissent... Je veux m'élever sans fin et sans frein, m'élancer vers tous les sommets, assouvir tous mes désirs, illuminer mon esprit de pensées glorieuses, enivrer mes sens et mon âme de toutes les délices de la Beauté. Ah ! la Beauté ! Qu'elle soit la reine de notre jeunesse ! qu'elle soit, avec le divin savoir, la reine de Florence ! Je veux, entends-tu, que

Florence travaille à produire mille chefs-d'œuvre de l'art et de la pensée, qu'elle en peuple l'Italie et le Monde, qu'elle illumine désormais la terre comme une nouvelle Athènes. Ainsi le veut avec moi l'élite de la jeunesse. Voilà pourquoi ta République doit périr. Nous conspirerons contre elle jusqu'à ce qu'elle crève. Résigne-toi, moine; les choses nouvelles dévorent les vieilles; c'est le jeu de ce monde.

SAVONAROLE

Il t'a conduit dans cette prison.

TORNABUONI

Il t'y conduira à ton tour. Et maintenant débarrasse-moi de tes homélies. Je veux réfléchir aux paroles que je prononcerai pour ma défense devant tes bons chrétiens de magistrats, qui ne songent qu'à me trancher la tête.

SAVONAROLE

Cette fièvre tombera. Je prierai Dieu de vous montrer votre âme. En attendant, considérez ces tristes murs. Ils vous donneront de bons conseils.

— Adieu, mon frère. Je reviendrai dès que vous le désirerez.

LE GEOLIER

Eh ! eh ! comme cela fait le malin ! Un jeune coq, croyez-moi, un jeune coq, mon révérend frère : beaucoup de gosier et peu de cervelle. Allons ! Il deviendra peut-être plus sage quand il sera seul. (*Il sort avec Savonarole.*)

## SCENE III

---

### Une salle du palais de la Seigneurie

Au fond, un tribunal à huit sièges. — A gauche, un siège isolé pour le gonfalonnier. — A droite, en avant une petite table et un siège pour l'avocat. — A gauche, une grande fenêtre. — Vis à vis, à droite, une grande porte. — Petite porte dans le fond à droite.

---

BONCORSI

Bonjour, seigneur Sangallo !

SANGALLO

Déjà ici ?

BONCORSI

Je suis arrivé de bonne heure. Je suis, je l'avoue, un peu agité. Votre santé est bonne?

SANGALLO

Hé! Hé! j'ai passé une mauvaise nuit et je me sens un peu de fièvre. Que diable! il y a de quoi.

BONCORSI

Vous avez vu le peuple assemblé sur la place?

SANGALLO

Je vous crois! Il m'a fallu traverser cette foule frémissante, écarter poliment les citoyens qui m'interpellaient, jouer parfois des coudes et parfois attendre avec patience qu'on voulût bien me laisser passer. Il ne ferait pas bon, là-bas, d'être connu pour un ami des Médicis.

BONCORSI

La garde, au bas de l'escalier, est-elle en force?

SANGALLO

C'est une petite armée. Il y a des piquiers, des hallebardiers, des arquebusiers. Messire Francesco Valori leur assigne leur besogne.

BONCORSI

Un grand citoyen!

SANGALLO

Un homme probe et juste. Bien qu'il haïsse les Médicis, il ne permettra pas qu'on moleste leurs partisans s'ils restent dans la légalité.

SPINI (*entrant*)

Honorés collègues, je vous salue.

BELMONTE (*entrant avec lui*).

Agréez aussi mon bonjour.

BONCORSI

Nous sommes bien aises de vous voir calmes et fermes en ce moment périlleux.

BELMONTE

Mon âme est à la hauteur de son devoir.

SANGALLO

Je vous en félicite.

BONCORSI

Allons! cher collègue, avouez que vous lui enviez son courage.

SANGALLO

Je vous jure que je ferai mon devoir. Mais je ne puis m'empêcher de voir le danger. Nous prononcerons notre sentence au péril de notre tête.

SPINI

Sangallo a raison. Approchez de la fenêtre. Voyez-vous là-bas ces groupes nombreux qui se distinguent par leur attitude morne au milieu de l'agitation générale? Ce sont des partisans des Médicis.

SANGALLO

Aujourd'hui ils se tiennent tranquilles en face du peuple irrité. Mais la vengeance bouillonne dans leur cœur.

SPINI

Malheur à nous le jour où ils seront les plus forts!

BELMONTE

Il ne faut pas qu'ils le deviennent. C'est à nous de l'empêcher.

BONCORSI

Bravo! Voilà qui est parler. Pour moi, je ne crains pas de le dire, mon jugement est fait d'avance. La mort!

SANGALLO

Je n'y contredis point, veuillez le croire!

SPINI

Ni moi.

BELMONTE

Je vous ai dit que je ferai mon devoir. Je jugerai selon ma conscience.

BONCORSI

Il ne saurait y avoir deux avis.

BELMONTE

Je le crains pour les accusés.

TADDEI (*entrant*)

Suis-je en retard, messieurs? Excusez-moi! Je vous donne le bonjour. On ne traverse pas comme

on le souhaite la masse du peuple ni les postes de la garde. Ouf! vous me voyez tout essoufflé.

BONCORSI

Remettez-vous. Vous n'êtes point le dernier.

SPINI

Le président n'est pas encore arrivé.

BELMONTE

Et deux de nos collègues manquent encore.

TADDEI

Je sais, je sais. Je les ai vus dans la cour. Voulez-vous connaître la nouvelle? Ils s'entretenaient avec le seigneur Vespucci, le défenseur des accusés.

BELMONTE

Je n'aime pas cela.

SANGOLLO

Quoi! notre estimable président?...

BONCORSI

Avec le seigneur Vespucci? Je flaire une trahison!

TADDEI

Je ne sais. Le président Martini était singulièrement animé.

BONCORSI

Des familles riches et puissantes. Elles offrent de l'or, sans doute. Cela pue les marchandages infâmes. Prenons garde! La République a ses Judas.

SPINI

Comme vous y allez!

SANGALLO

Impossible! Notre président, un homme si riche...

BELMONTE

Tous les trois, dites-vous? Tous les trois s'entretenaient avec le seigneur Vespucci? Savez-vous que c'est très grave! S'il manque à la condamnation trois voix sur huit, — la loi des six fèves est formelle, — les condamnés peuvent en appeler au Grand Conseil.

SPINI

Juste ciel!

SANGALLO

Dans le Grand Conseil, les nobles sont les maîtres. Par la sainte couronne d'épines ! Il ne faut pas que le Grand Conseil puisse juger l'affaire, ou Florence est perdue !

BELMONTE

Voyons, Taddei, êtes-vous certain d'avoir bien vu?

TADDEI

Ils étaient trois, vous dis-je. Mais le président avait le visage enflammé et parlait avec violence. Peut-être était-ce de l'indignation.

BELMONTE

On verra bien.

TADDEI

Chut, le voici.

MARTINI (*entrant*)

Dieu vous garde, Seigneurs juges ! Vos collègues Mosso et Lorfano seront ici dans un instant. Je les ai laissés dans la cour où Messire Vespucci discute

avec eux un point de droit. Pour moi, je n'ai pas voulu demeurer plus longtemps dans la compagnie du défenseur des traîtres.

SPINI

Dieu merci! Vous parlez comme il faut.

MARTINI

En douter serait me faire injure.

SANGALLO

A la bonne heure! A la bonne heure! Que je vous serre la main! Plus nous serons unis et moins il y aura de danger. Je suis sûr que ces canailles d'enragés tâchent de susciter quelque défection parmi nous pour effrayer les autres. Il ne faut pas que cela soit, mes chers collègues. L'union, vous dis-je, l'union et le courage.

BONCORSI

Que diantre! Mon courage n'a pas besoin de s'appuyer sur autrui.

BELMONTE

Ne nous appesantissons pas là-dessus, je vous prie. L'heure marche. L'audience devrait déjà être

ouverte. Faisons appeler nos collègues et messire Vespucci.

MARTINI

Vous conviendrait-il de vous charger de ce soin?

BELMONTE

Volontiers. (*Ouvrant la porte.*) Holà! que l'on aille chercher les seigneurs Mosso et Lorfano! Appelez l'avocat Vespucci. Avertissez aussi l'illustre gonfalonnier de la République, messire Francesco Valori.

SANGALLO

Oh! oh! Entendez-vous? on se bat sur la place.

SPINI ET TADDEI

Voyons!

BONCORSI

Ouvrez la fenêtre.

BELMONTE

Qu'y a-t-il? (*Cris au dehors.*)

SANGALLO

On se bouscule. La foule essaie d'envahir le palais.

TADDEI

Mais la garde la repousse.

SPINI

Voyez là-bas les enragés, qui se tenaient si tranquilles tout à l'heure! Regardez! ils attaquent le peuple.

MARTINI

Oui, mais ils sont battus.

TADDEI

Ce n'est rien. Les soldats séparent les combattants.

BELMONTE

En vérité, cela n'a pas d'importance. Refermons la fenêtre. Il n'est pas de notre dignité de paraître nous émouvoir des faits et gestes de la populace.

SANGALLO

Vous avez raison. Ah! voici ces chers collègues! (*Entrent Mosso et Lorfano.*)

MOSSO

Dieu vous garde, messieurs!

LORFANO

Nous sommes en retard, ayant disputé avec le seigneur Vespucci au sujet de la compétence du tribunal. Nous l'avons, grâce à Dieu, dissuadé de la contester.

MOSSO

De nouvelles complications énerveraient le peuple. Grâce à Lorfano ce péril est écarté.

BONCORSI

Qu'il reçoive nos remerciements!

BELMONTE

Ouvrons l'audience sans plus tarder.

MARTINI

Prenez vos places, messieurs! (*Entre Valori.*)

BONCORSI

Salut au gonfalonnier de la République!

BELMONTE

Illustre Francesco Valori, recevez nos affectueux hommages!

LES AUTRES

Salut! Salut à Valori!

VALORI

Que Dieu vous aide! La trahison que vous allez juger est la plus grave qui ait jusqu'ici menacé la République. Le salut de Florence est dans vos mains. Puisse l'Esprit-Saint éclairer vos esprits et vous dicter une sentence conforme à la justice et au bien de la patrie. L'illustre frère Jérôme est en ce moment en prière au milieu de ses frères, afin que Dieu vous inspire. L'exemple de ce saint religieux, qui est l'âme de Florence, nous montre notre devoir. Avant toute chose, il faut implorer l'aide de Dieu. Rappelez-vous que Jésus-Christ est notre Roi.

BONCORSI

Prions. Dieu tout-puissant, veuille inspirer aux magistrats, assemblés ici pour juger des traîtres, la force et le courage d'accomplir leur sainte mission selon la justice. Qu'ils jugent sans haine et sans crainte! Qu'ils songent à la République chrétienne menacée du retour d'un abominable tyran. Seigneur, délivre-nous des embûches de nos ennemis, confonds les scélérats et les impies et protège la liberté de Florence!

TOUS

Amen!

MOSSO

Voilà une prière tant soit peu belliqueuse.

BELMONTE

Elle est appropriée aux circonstances.

MARTINI

Messieurs, la séance est ouverte. Qu'on introduise le défenseur des accusés, messire Guidantonio Vespucci. (*Entre Vespucci, averti par un garde.*)

VESPUCCI

Je présente à l'illustre tribunal des Huit, gardien scrupuleux des lois, l'hommage de mon respect.

MARTINI

Messire Boncorsi, veuillez résumer l'accusation.

VESPUCCI

Je demande qu'on introduise les accusés.

BONCORSI

C'est inutile. Nous les connaissons. Ils ont été longuement interrogés par les juges commissaires et par plusieurs d'entre nous. La cause est grave. Évitons les effets de théâtre qui peuvent détourner l'attention du fond véritable de l'affaire.

MARTINI

Est-ce votre avis, messieurs?

VESPUCCI

Je n'insiste pas en ce moment. Je reproduirai ma demande plus tard.

MARTINI

Commencez donc, messire Boncorsi, je vous prie.

BONCORSI

Je serai bref, puisque aussi bien la cause vous est déjà connue dans tous ses détails.

PLUSIEURS

Oui, oui.

BONCORSI

L'an dernier, vous vous en souvenez, la République a failli périr. Pierre de Médicis, qui avait rassemblé en secret une armée à Rome, parvint à Sienne, et de Sienne, s'avança, de nuit, à marche forcée, jusqu'aux environs de Florence. Il y serait arrivé à l'aube et se serait introduit dans la ville au moment de l'ouverture des portes, si la Providence n'avait permis qu'un effroyable orage retardât sa marche, et qu'un paysan, échappant à la vigilance de ses soldats, vint par des chemins détournés nous donner l'alarme. Quand le Médicis arriva devant nos murs, il les trouva bien gardés. Le coup de main étant manqué, il se retira après quarante-huit

heures. En ce temps-là Bernard del Nero était gonfalonnier de la République. On ignorait qu'il fût le complice du tyran et qu'il eût comploté avec lui notre ruine. Cependant, on soupçonnait une trahison et des magistrats furent chargés d'étudier cette affaire. Ils tâtonnèrent pendant plusieurs mois sans rien découvrir quand Dieu permit qu'on arrêtât sur la route de Pise Lamberto dell' Antella, aventurier au service de Pierre de Médicis, qui avait pris part à l'équipée de l'an dernier. Ce Lamberto dell' Antella était porteur de plusieurs lettres de Pierre de Médicis adressées à des citoyens puissants, traîtres à la patrie. Nous y apprîmes avec effroi que par leur aide Pierre se préparait à renouveler, dans des conditions mille fois plus redoutables, l'attentat qui avait failli nous perdre. D'autre part, Lamberto dell' Antella, mis à la question, a fait des révélations complètes. Le plan des conjurés vous est connu. Le 15 août prochain, dès l'aube, Pierre devait pénétrer avec sa petite armée par la porte confiée à la garde du traître Pucci. — Des misérables, déjà soudoyés par les accusés, comme vous en avez la preuve, devaient piller les maisons des plus riches citoyens du parti populaire. A la faveur du désordre, Pierre comptait

s'emparer de ce palais, tandis que les meilleurs d'entre nous tomberaient sous le poignard des assassins.

SPINI

C'est horrible.

BONCORSI

Je vous rappellerai deux seulement des victimes désignées : l'illustre Francesco Valori...

VALORI

Infamie !

BONCORSI

...et le protecteur de Florence, le saint frère Jérôme.

TADDEI

Sainte croix du Christ !

BONCORSI

Pour faciliter ces forfaits, le Pape prépare l'excommunication du frère. La seigneurie vient d'en être avisée par les lettres de ses ambassadeurs.

BELMONTE

Monstrueux! Monstrueux!

SPINI

Crimes inouïs, dignes d'un Médicis et d'un Borgia!

MARTINI

Continuez, seigneur Boncorsi.

BONCORSI

Arrêtés par vos soins, les conjurés ont été interrogés par les juges commissaires. Cinq d'entre eux ont été confondus Vous avez lu leurs interrogatoires. Vous avez entendu hier Lamberto dell' Antella — En conséquence, Bernard del Néro, Giannozzo Pucci, Giovanni Cambi, Niccolo Ridolfi et Lorenzo Tornabuoni sont accusés de haute trahison et attendent votre sentence.

MARTINI

Quelle peine demandez-vous?

BONCORSI

La mort.

MARTINI

Est-ce tout ce que vous avez à dire?

BONCORSI

Non, par le ciel! Jusqu'ici j'ai résumé l'accusation avec la froide impartialité qui m'était imposée. Mais mon cœur brûle d'indignation quand je me représente la scélératesse de ces hommes qui veulent nous ramener les tyrans dans le sang, le pillage et l'incendie. Si vous ne faites bonne et prompte justice, vos cadavres et le mien seront bientôt étendus sur les marches de ce palais. Nous avons déjà perdu trop de temps. Les familles des conjurés répandent l'or à pleines mains pour corrompre le peuple. Pierre de Médicis, consterné d'abord par la découverte du complot, hâte ses préparatifs. Si l'excommunication du frère Jérôme arrive à Florence avant l'exécution des traîtres, nous sommes perdus. Agissons! Hâtons-nous! Il faut en finir.

MARTINI

Du calme, mon cher collègue! Il convient que les débats suivent un cours régulier.

MOSSO

La haine est mauvaise conseillère.

LORFANO

La peur aussi.

BONCORSI

Comment, la peur?

MARTINI

Paix, je vous prie. La parole est à Messire Vespucci, défenseur des accusés.

VESPUCCI

Je parlerai comme il sied de parler devant des magistrats intègres, pénétrés des devoirs de leur charge, accoutumés à élever leur âme au-dessus des passions, car vos seigneuries n'ont souci que de la justice. Quels que soient les troubles de l'heure présente, vous n'oublierez point que la gloire du gouvernement populaire réside dans le respect scrupuleux de la loi.

SANGALLO

Très bien,

VESPUCCI

Moi-même, que fais-je ici? A Dieu ne plaise que je vienne faire devant vos seigneuries l'apologie d'un attentat quelconque contre la loi. La loi, je la respecte et je l'aime de toute mon âme. J'ai consacré ma vie à l'étudier et à la servir. Je ne réclame que la loi, rien que la loi, toute la loi. Pourtant, sachant votre désir d'éviter les troubles nouveaux qui se produiraient peut-être dans la ville si cette triste affaire ne recevait pas une solution immédiate, je n'ai pas voulu pousser à bout le droit des acccusés en examinant d'abord si c'est bien à vous qu'il appartient de les juger et si leur cause ne devrait pas être portée devant le Grand Conseil.

BELMONTE

Quelle est la loi qui l'ordonne?

VESPUCCI

Je vous répète que dans l'intérêt de la paix civique je ne veux pas décliner votre compétence.

MOSSO

Nous constatons avec plaisir votre modération.

BELMONTE

Vous réclamez l'application de la loi, vous l'obtiendrez ; elle punit de mort la trahison.

VESPUCCI

La loi ne permet de condamner que sur des faits précis. Quels faits reprochez-vous aux accusés? D'avoir reçu des lettres de Pierre de Médicis? Ils ne les ont pas reçues puisque vous les avez interceptées. — D'avoir été ses complices dans sa tentative de l'an dernier? Qu'en savez vous, puisque les lettres n'en disent rien? Toutes vos recherches n'ont abouti qu'à accuser un seul homme, le vénéré Bernard del Néro, alors gonfalonnier de la République, d'avoir connu les projets de Pierre et de ne les avoir pas revélés. Mais vous connaissez Pierre de Médicis. Il forge chaque jour des projets extravagants et n'en exécute pas un sur mille. Il est permis aux hommes sérieux de ne les point prendre au sérieux et de n'en pas vouloir alarmer la cité. Le projet de l'an dernier a failli s'accomplir? Qui le pouvait prévoir? Vos ambassadeurs, qui surveillent étroitement le proscrit, n'ont rien vu, rien deviné, tant son action a été soudaine. Et

dans Florence, un seul des amis des Médicis a-t-il donné une aide quelconque à l'entreprise de Pierre? Sur quoi fondez-vous donc leur complicité passée? Enfin, qui vous assure que les condamnés — je veux dire les accusés -- (excusez-moi, il me semble que tout le monde les a condamnés d'avance) — qui vous assure, dis-je, qu'aujourd'hui les accusés sachent un seul mot des nouveaux projets de Pierre, puisque ses propositions ne sont point parvenues jusqu'à eux. Ils n'ont pu accepter ce qu'ils ignoraient. Où donc est leur complicité actuelle?

BONCORCI

Et les révélations de Lamberto dell' Antella?

VESPUCCI

J'allais en parler. Lamberto dell' Antella a reçu plusieurs fois l'estrapade. Il a avoué tout ce qu'on lui demandait

BONCORSI

Oh! Oh!

BELMONTE

Il a été interrogé dans les formes.

VESPUCCI

Assurément. Mais il présumait qu'en dénonçant un complot il obtiendrait sa grâce; et il ne s'est pas trompé, si je ne me trompe moi-même.

LOREANO

C'est vrai. (*Murmures.*)

MOSSO

Pourquoi ces murmures? Si Lamberto dell' Antella n'avait pas obtenu sa grâce, il se trouverait au nombre des accusés.

BONCORSI

Ecoutez! Voici d'autres murmures. C'est le peuple qui s'agite sur la place et qui se demande si l'on va faire justice.

MARTINI

Le bruit devient plus fort. Informez-vous de ce qui se passe. (*Un garde sort.*)

VESPUCCI

Votre justice ne se laissera pas émouvoir par les clameurs de la populace. (*Rentre le garde.*)

LE GARDE

Le peuple a pénétré dans le palais. Mais la garde a solidement barré le grand escalier. Elle repousse les mutins.

MARTINI

Dieu soit loué! Continuez, messire Vespucci.

SPINI

Abrégez!

TADDEI

Abrégez!

VESPUCCI

Je vous ai dit que je veux la loi. La loi de Florence, conforme aux lois de tous les États chrétiens, exige que l'on ne condamne point les accusés sans les entendre. Vous avez ouvert l'oreille à toutes les accusations. Soyez équitables! Ecoutez aussi ces malheureux, je vous en supplie! Ne permettez point qu'un jour on vous reproche votre précipitation. Vous savez, que le peuple est soupçonneux et changeant, et qu'il hait l'injustice, d'où qu'elle vienne. Songez que vous représentez ici la politique du saint frère Jérôme. Craignez de l'offen-

ser, craignez d'irriter le parti populaire si par votre faute on accuse plus tard la République chrétienne d'avoir violé les lois et foulé aux pieds la justice. Au nom de la justice, au nom de votre honneur et de l'honneur de la République, je vous en conjure, faites comparaître les accusés devant vous!

MOSSO

Cette demande est équitable.

BONCORCI

Nous avons depuis quatre jours interrogé les accusés à loisir. On veut gagner du temps pour perdre la République.

SANGALLO

Il est toujours bon d'observer les formes.

MARTINI

Mes chers collègues...

BONCORSI

Non! Non!

BELMONTE

A quoi bon? N'ont-ils pas dit ce qu'ils avaient à dire?

TADDEI

Le jugement! Passons au jugement!

MARTINI

Les prisonniers se trouvent sous bonne garde dans la salle voisine. Faisons-les entrer. On ne les interrogera que si cela est nécessaire.

SPINI

S'il le faut, pour en finir...

SANGALLO

Soyons humains, messieurs, soyons humains!

MARTINI

Gardes, faites entrer les prisonniers. (*On les introduit.*)

BELMONTE

Voilà ce que je craignais.

TADDEI

L'affaire prend une tournure singulière.

MARTINI

Continuons, messieurs.

VESPUCCI

Voilà ces hommes qu'on vous demande d'envoyer à l'échafaud. Vous les voyez chargés de chaînes comme des voleurs, amaigris par les souffrances et l'insomnie. C'est ainsi que demain le peuple les verra passer, entourés de piques, aux chants mortuaires des prêtres. Le peuple aura pitié, car il se rappellera qu'ils appartiennent à des familles illustres. Ce vieillard, Bernard del Néro...

VALORI

C'est un traître! Hors de ma vue!

BERNARD DEL NÉRO.

J'ai été ce que vous êtes, le chef de la République.

VESPUCCI

Le peuple veut la paix et la sécurité. Le sang que vous allez verser suscitera des haines inextinguibles.

TORNABUONI

Nous serons vengés!

VESPUCCI

Non! pas de menaces! Les seigneurs juges ont femme et enfants. Pas de menaces, vous dis-je! Aux heures de trouble un mauvais coup est bientôt donné. Vos menaces engageraient terriblement la responsabilité de vos familles. Et à quoi bon menacer? Les seigneurs juges sont au-dessus de toute crainte, car ils jugent selon la justice. Ils vous acquitteront non point parce que vos familles sont puissantes et leurs vengeances redoutables, mais parce qu'ils voient l'accusation sans preuve et votre innocence sans tâche. (*Explosion de cris au dehors.*)

VOIX AU DEHORS

Oh! oh! justice! A mort, les traîtres! Châtiment! A mort! Abattez les enragés! Mort aux

Médicis et à leurs amis! Frappez les ennemis de Florence. Oh! Oh!

MARTINI

L'escalier est envahi. Qu'on garde la porte et qu'on ramène immédiatement les accusés dans la prison.

UNE VOIX AU DEHORS

Si les juges sont lâches...

UNE AUTRE VOIX

Ce sont des traîtres!

UNE AUTRE VOIX

Nous ferons justice nous-mêmes.

UNE VOIX

En avant! (*On frappe sur la porte.*)

UNE VOIX

Où sont les prisonniers? Il nous faut les prisonniers!

UNE VOIX

Nous enfoncerons la porte.

UNE VOIX

On ne passe pas! (*Huées.*)

UNE VOIX

Fils de truie, voilà pour toi!

UNE VOIX

Chien ! Je suis blessé.

PLUSIEURS VOIX

Liberté !. Liberté pour Florence !

UNE VOIX

Ne frappez pas, soldats ! laissez passer le peuple!

MOSSO

Le seigneur Valori laissera-t-il la populace molester les juges ?

VALORI (*ouvrant la porte*)

Arrêtez, mes amis !

CRIS AU DEHORS

Vive Valori ! Vive le gonfalonnier de la République !

VALORI

Respectez les magistrats. Je vous promets qu'ils feront justice. Les traîtres seront punis! (*Acclamations.*) Retirez vous. Attendez la sentence sur la place avec tranquillité. Le désordre ne peut que nuire à notre cause. Soyez dignes dans votre force : votre calme fera l'orgueil de la patrie et la terreur de vos ennemis. (*Nouvelles acclamations.*)

BONCORSI

Et maintenant, mettons la sentence aux voix.

BELMONTE

Votons !

MOSSO

Je ne voterai pas.

BONCORSI

Vous ne voterez pas?

LORFANO

Ni moi.

SPINI

Que signifie ce langage?

MOSSO

Nous ne pouvons juger avec dignité sous la pression de l'émeute.

LORFANO

Pour moi, je ne veux pas que mes ennemis puissent un jour dire que la crainte a dicté ma sentence.

MARTINI

Messieurs...

TADDEI

Que prétendez-vous donc ?

MARTINI

En présence de ces événements tumultueux, ne convient-il pas de remettre le jugement à un autre jour ?

BELMONTE

Ah ! ah ! est-ce là ce que vous voulez ?

LORFANO

Nous voulons juger librement.

BONCORSI

Vous voulez sauver les traîtres et donner à Pierre de Médicis le temps d'arriver.

BELMONTE

Tous les traîtres, je le vois, ne sont pas en prison.

MOSSO

On nous insulte.

LORFANO

Quittons la salle ! Venez !

SPINI

Par où sortiriez-vous ? le peuple occupe l'escalier.

MOSSO

Il y a le passage secret par où l'on a reconduit les prisonniers.

SANGALLO

Ne partez pas, je vous en conjure ! Restons unis, chers collègues. Il faut que tous partagent les

mèmes responsabilités. Ces discussions sont effrayantes.

LORFANO (*à Mosso*)

On nous a insultés. N'avez-vous pas entendu?

SANGALLO

Nous ne pouvons pas juger sans vous.

MARTINI

C'est évident.

LORFANO (*à Mosso*)

Levez-vous donc et sortez avec moi. (*Ils se lèvent.*)

VALORI

Nul ne sortira, je le jure. A vos places! Faut-il que je vous passe mon épée à travers le corps? Faut-il que j'ouvre la fenêtre et que j'appelle le peuple, qui vous mettra en pièces? Faites votre devoir. Votez. Chacun de vous a devant lui des fèves noires et des fèves blanches. Les noires signifient condamnation à mort. Voici l'urne. Allons, votez, seigneur Martini. A votre tour, seigneur Lor-

fano! Au vôtre, seigneur Mosso! Puis, à vous, messieurs.

MOSSO

Nous cédons à la violence.

MARTINI

Le résultat du scrutin.

SANGALLO

Ecoutons !

MARTINI

Deux fèves noires, trois, quatre, cinq... condamnés !

SPINI

Condamnés !

BELMONTE

Vive la République! Vive la liberté !

VALORI (*ouvrant la fenêtre*)

Ecoutez! citoyens !

CRIS AU DEHORS

Ecoutez ! silence.

VALORI

Les traîtres sont condamnés à mort. Vive Florence !

CRIS

Vive Florence ! Vivent les juges ! Bravo ! Bravo !

VESPUCCI (*s'approchant*)

Permettez. Combien y a-t-il de fèves noires ?

MARTINI

Cinq, — et trois fèves blanches.

VESPUCCI

La loi des six fèves, établie à la demande du frère Jérôme, déclare de droit l'appel au Grand Conseil lorsqu'une condamnation capitale n'a pas réuni au moins six voix. J'en appelle au Grand Conseil.

PLUSIEURS

Oh ! oh !

VALORI

Dieu tout-puissant !

BONCORSI

Voilà le complot.

LORFANO

Non, voilà le droit.

SANGALLO

C'est à en perdre la raison. Quel labyrinthe que les lois !

BELMONTE

Non ! pas d'appel ! La sentence doit être exécutée, sinon c'en est fait de la République.

VALORI

La chose est très claire. Après avoir entendu proclamer la condamnation, le peuple s'estimera trahi si l'appel est accordé. Il est des moments où le salut public est au-dessus des lois. Les lois sont-elles faites pour la perte de l'État ? Quiconque aime sa patrie, lui sacrifie sa vie et celle

de ses enfants ; à plus forte raison celle des ennemis publics !

TADDEI

Le seigneur Valori a raison.

MARTINI

Songez, chers collègues, à la honte qu'il y aurait à violer la loi.

LORFANO

Une loi proposée par le frère Jérôme ! Une loi toute fraîche, qu'il s'agit d'appliquer pour la première fois ! Et parce que son application pourrait profiter à vos adversaires, vous, magistrats de la République, vous voulez la violer. C'est odieux Mieux vaudrait pour votre honneur tomber morts dans cette salle.

VALORI

Quelle journée d'angoisse pour les justes ! Notre conscience est déchirée Faut-il donc consentir à la ruine certaine de la liberté par respect pour une loi établie pour sa sauvegarde ? La légalité est parfois bien misérable : — et pourtant c'est la légalité.

BELMONTE

Elle est parfois criminelle.

VALORI

Dieu le dit au fond de mon cœur. Voyez donc! Sur huit juges que vous êtes, cinq se sont prononcés pour la mort des traîtres et le salut de Florence. Cela suffit. Une telle majorité manifeste la justice Si l'on persiste à réclamer l'appel, eh bien, Florence décidera. Je vais faire sonner les cloches, assembler le peuple, lui exposer l'affaire et lui donner à choisir entre vous et moi. S'il accorde l'appel, je résignerai aussitôt ma charge, car je ne veux pas présider à l'anéantissement de la République. Ainsi, dès ce soir, le peuple nous dictera sa volonté.

VESPUCCI

Ce sera la guerre civile. Calmez-vous. Ne déchaînons pas une tempête nouvelle. Mieux vaut terminer cette déplorable affaire par des concessions réciproques. Écoutez ce que je vous propose, — et je prie les seigneurs juges qui ont déposé dans l'urne une fève blanche, d'appuyer ma proposition Puisque l'auteur véritable de la loi des six fèves

est le frère Jérôme, nul ne peut mieux que lui juger s'il convient de l'appliquer dans l'occurrence ou s'il est opportun d'opposer à notre demande le prétendu salut de l'État.

MOSSO

Que voulez-vous dire?

VESPUCCI

Rien qui ne soit juste et honnête. Je vous conseille, messieurs, de vous en rapporter à l'avis du frère Jérôme. Qu'il soit votre arbitre! Qu'il décide s'il faut accorder ou refuser l'appel! Et quelle que soit sa décision, jurez de vous y soumettre.

VALORI

Étrange invention! Et pourquoi pas, après tout? Le frère Jérôme est l'ange gardien de la République. Il est plus avisé que nous, puisque visiblement il est inspiré par Dieu.

LORFANO

Tout cela me confond. Devons-nous vraiment?...

VESPUCCI

J'ai dit que les accusés sont innocents. Rien ne le saurait prouver avec plus de force que la proposition que je vous fais en leur nom, car ils remettent leur sort entre les mains du frère Jérôme et se sacrifient ainsi au salut de la République. — (*A Lorfano*) Vous les desserviriez cruellement en repoussant mon conseil. Jurez donc de vous soumettre à la décision du frère Jérôme.

LORFANO

Je le jure. (*A part.*) Mais je n'y comprends rien.

MOSSO

Je le jure.

MARTINI

Nous le jurons tous.

BONCORSI

La surprise obscurcit mon entendement. Suis-je halluciné, ou deviennent-ils fous?

VESPUCCI

Si ces citoyens doivent périr, n'oubliez pas leur sublime sacrifice.

VALORI

Il ne s'agit pas de cela. Vous seul avez imaginé cet expédient. Néanmoins, j'admire votre modération, seigneur Vespucci, elle évite à la patrie de grands malheurs et de tout cœur je vous en remercie.

SANGALLO

Le seigneur Vespucci est un digne citoyen.

VESPUCCI

Ne convient-il pas d'envoyer deux ou trois délégués auprès du frère Jérôme? Le seigneur Valori consent-il à accomplir cette démarche en compagnie du vénéré président de ce tribunal?

VALORI

Volontiers.

MARTINI

J'y consens aussi.

VALORI

Rendons-nous donc à Saint-Marc sans tarder davantage. Il est deux heures. A six heures nous

vous retrouverons ici pour vous rendre compte de notre ambassade. (*Il sort avec Martini*).

BONCORSI

Allons prendre un peu de repos ; nous reviendrons avant six heures. (*Boncorsi, Sangallo, Spini, Belmonte et Taddei sortent ensemble ; les gardes sortent aussi.*)

LORFANO

Et maintenant, Seigneur Vespucci, nous expliquerez-vous ?...

VESPUCCI

C'est bien simple. De toute manière, les accusés étaient perdus. Le peuple, à la voix de Valori, les eût massacrés et votre vie n'eût pas été épargnée A présent, tout dépend du frère Jérôme, et, quoi qu'il décide, il se perd. S'il accorde l'appel, dans quelques semaines sa République aura cessé d'exister. S'il le refuse, lui, l'auteur de la loi des six fèves, il se rendra odieux et perdra bientôt tout crédit.

LORFANO

Admirablement calculé! Avez-vous remarqué comme cet imbécile de Valori a donné tête-baissée dans le piège? C'est un tempérament sans consistance. Ses volontés bouillonnent et bruissent comme l'eau d'une cascade, qui vient en grand tumulte remplir la cruche qu'on lui tend.

MOSSO

Savonarole est plein de ressources. Hem! Faites-moi l'honneur, messieurs, de partager ma collation.

VESPUCCI

Avec plaisir.

LORFANO

Nous vous suivons.

## SCÈNE IV

---

### La cellule de Savonarole à Saint-Marc.

---

SAVONAROLE, BEATO, SACROMORE, PACOME

SAVONAROLE

Rien encore. Le frère Dominique, que j'ai envoyé aux nouvelles, ne revient pas. Il est là-bas, sans doute, mêlé au peuple sur la place de la Seigneurie, attendant que le jugement soit rendu. Dieu, que les heures sont lentes! Priez, mes frères, priez sans relâche, afin que, dans cette redoutable journée, le Seigneur inspire aux magistrats de Florence, qui jugent des rebelles, ce qu'il faut faire pour le salut de la République.

SACROMORE

Le Tout-Puissant est avec nous.

SAVONAROLE

A genoux, vénérable frère Pacôme; à genoux, mon bon frère Sacromore; priez à ma place et en mon nom! J'ai passé en prières la nuit et la matinée; mes genoux sont meurtris et mon âme fatiguée ne parvient plus à se dresser vers Dieu. Récitez ensemble devant le crucifix le saint Rosaire.

SACROMORE et PACOME (*s'agenouillant*)

In nomine Patris et Filii, et Spiritus Sancti, amen.

SACROMORE

Laudetur Jesus-Christus.

PACOME

In sæcula sæculorum.

SACROMORE

Credo in unum Deum...

SAVONAROLE

Et toi, approche, mon doux Béato. J'ai honte de te laisser voir mon trouble. Admirable est ta foi en Dieu, cher enfant. Tu es de ceux que le Seigneur n'abandonne jamais et ta sainte confiance brûle devant Lui, comme la lampe du sanctuaire, d'une flamme douce et toujours égale. Dis-moi, qu'as-tu fait ce matin?

BEATO

Je n'ai cessé de prier.

SAVONAROLE

Dieu t'écoutera, toi, la plus jeune et la plus pure brebis de mon troupeau.

BEATO

J'ai prié pour Florence. J'ai prié pour vous aussi, mon père, afin que, cette fois encore, Dieu vous délivre des embûches de vos ennemis.

SACROMORE

Hem! hem!... adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua... poltron va!... sicut in cœlo et in

terra... Ça vous claque des dents au moment du triomphe! Couard! couard!... hem!. . panem nostram quotidianum...

SAVONAROLE

Rassurez-vous, mon enfant. Mes ennemis ne peuvent me faire aucun mal. Le complot a été découvert à temps, et les conjurés, soit qu'on les condamme, soit qu'on les acquitte, sont réduits à l'impuissance, tandis que le peuple, effrayé du danger couru par la République, serre les rangs autour de nous.

SACROMORE

Dominus tecum. Demain on portera le frère Jérôme en triomphe!

SAVONAROLE

Paix, mon frère!

BÉATO

Et pourtant vous êtes triste.

SAVONAROLE

Parlons plus bas. Je songe à mon œuvre. Pourquoi me paraît-elle aujourd'hui moins forte et

moins pure? Le zèle de Dieu n'anime qu'un petit nombre d'entre nous. Les autres sont venus à moi poussés par leur intérêt, par des haines à satisfaire, et surtout par la légèreté et l'inconstance de leur esprit qui voyait dans mon action une nouveauté attrayante. Ces hommes m'abandonneront au premier revers.

BEATO

Hélas!

SAVONAROLE

Puis, je le crains, nous ne sommes pas ce que nous devrions être. On ne m'a pas compris. Les plus zélés de nos amis recherchent avec trop d'âpreté la victoire plutôt que le bien, et, la victoire obtenue, ils ne songent qu'à assurer solidement leur domination. Moi-même, n'ai-je pas trop souvent fermé les yeux sur les excès des ignorants et des fanatiques, estimant qu'il fallait pardonner quelques fautes à ceux qui soutenaient notre cause avec le plus d'impétuosité? C'est ainsi que nos actes ont travesti ma pensée. Qu'avons-nous fait et quel spectacle donnons-nous au monde! Pour la première fois mon cœur fléchit et s'ouvre à l'inquiétude.

BEATO

O mon père, j'avais pressenti votre chagrin. J'ai prié Dieu de toute mon âme, afin qu'il éloigne de vous le calice d'amertume.

SAVONAROLE

Hélas! il colle à mes lèvres! L'heure va venir de l'angoisse et des tribulations.

BEATO

Mon père! Mon père! Rappelez à vous votre grand courage. Il faut espérer contre le malheur, contre la mort, contre la raison et contre la nature. L'espérance est la fontaine de vie et la source des miracles. Baignez-y votre grande âme et elle sera guérie.

SAVONAROLE

Étrange enfant! C'est toi qui parles à Savonarole d'espérance et de courage! Seul dans ce cloître, avec quelques vieillards comme le frère Pacôme, tu te tiens éloigné de la lutte ardente où j'ai entraîné mon troupeau. Et moi, qui mène mes moines à la bataille pour le salut de l'Église et la gloire de

Dieu, au lieu de te mépriser comme un déserteur de la guerre sainte, par un mystère singulier de mon cœur, je t'aime avec la tendresse d'un père pour un fils de prédilection. Plus qu'aucun être vivant tu es près de Dieu. Dis-moi, d'où te vient cette constance inébranlable où ma tristesse trouve un si doux secours ?

BEATO

Comment connaîtrais-je le découragement puisque je ne lutte pas contre les hommes ? Je n'ai pas, mon père, le cœur de flamme qui vous porte aux combats. Je ne suis qu'un enfant qui respire à l'écart les saintes fleurs de l'Évangile. Je ne résiste pas au méchant, je ne combats personne. Je suis une brebis timide et vous êtes semblable au berger David qui défaisait les philistins.

SAVONAROLE

Est-ce une leçon que tu me donnes ? Je connais l'histoire de Marthe et de Marie. Tu as peut-être choisi la meilleure part. Moi je n'ai point choisi, Dieu a choisi pour moi !

BEATO

Et nous vous aimons, nous vous vénérons comme un saint. A chacun sa vocation, mon père. La vôtre, hélas ! vous expose aux troubles du cœur et aux pires dangers. Qui combat le monde est combattu par le monde. Et qui frappe par le glaive, périra par le glaive. Le Christ lui-même nous en avertit.

SAVONAROLE

Jamais je n'ai levé le glaive ! Jamais je n'ai frappé une vie humaine. Mes mains sont pures de sang. Pourtant tes paroles répondent à mon trouble. Connais-tu Lorenzo Tornabuoni? C'est un jeune cavalier qui a quelques années à peine de plus que toi.

BEATO

Je l'ai vu parfois dans la ville. Il paraît aimable. Nous nous sommes un jour regardés, peut-être avec le regret de ne pouvoir être amis. C'est un païen. Dieu et le monde nous séparent. Mais ce jour-là, j'ai prié pour le salut de son âme.

SAVONAROLE

Il est parmi les prisonniers que l'on juge en ce moment. J'aurais voulu le sauver.

BEATO

Ne le pouvez-vous faire?

SAVONAROLE

A l'heure où les plus terribles dangers menacent les chefs de la République, chercher à sauver l'un des traîtres, n'est-ce pas trahir moi-même l'illustre Valori, alors que mon devoir me prescrit de le soutenir de toutes mes forces?

BEATO

Devoir douloureux, qui fera saigner votre cœur.

SAVONAROLE

Il y a aussi sa pauvre femme, qui m'a imploré à genoux.

BEATO

O mon père, ayez pitié!

SAVONAROLE

Hélas! Les paroles du légat du pape tourmentent ma conscience ; il y a deux morales, a-t-il dit : celle de l'obéissance et celle du commandement.

BEATO

L'Évangile n'en connaît qu'une : c'est la loi d'amour et de pitié.

SAVONAROLE

Si pourtant le légat avait raison! Ah! L'Évangile est la flamme de ma vie! Mais pour avoir voulu imposer au monde sa divine morale qui sanctifie les cœurs, me voici, malgré moi, presque arrivé au commandement d'un État, et des devoirs nouveaux surgissent à mes yeux en opposition avec les devoirs que jusqu'ici je considérais comme sacrés, — frères ennemis qui se ruent les uns contre les autres, le poignard à la main.

BEATO

Maître, souvenez-vous des paroles du divin Maître : « On ne peut servir deux maîtres à la

fois. — Et il a dit aussi : « Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. »

SAVONAROLE

Tais-toi. — Quelqu'un gravit l'escalier en toute hâte : c'est le frère Dominique. Enfin ! Enfin ! (*Il va ouvrir la porte.*)

SACROMORE

*Et libera nos a malo. — Amen.* — Frère Pacôme, j'ai entendu quelques-uns des propos de notre prieur : sûrement il est malade...

PACOME (*récitant son rosaire*)

Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui Jesus. Sancta Maria... (*Entre Dominique.*)

DOMINIQUE

Dieu l'emporte ! Ils sont condamnés !

SACROMORE

Alleluia ! Vive le Roi Jésus et sa bonne République florentine !

DOMINIQUE

Le seigneur Valori a harangué le peuple. Les bons citoyens parcourent les rues en chantant.

SACROMORE

Entonnez le psaume : « L'Eternel est ma lumière et ma délivrance ; de qui aurai-je peur ! » Ou plutôt, chantons le cantique des Hébreux après le passage de la mer Rouge : « Tu as ruiné par la grandeur de ta majesté ceux qui s'élevaient contre toi. Tu as allumé ta colère qui les a consumés comme du chaume. » Ah ! les canailles, les canailles, les voilà par terre ! Il faut absolument chanter un *Te Deum*. » Sonnerons-nous les cloches, frère Jérôme ? Mais parlez donc, frère Dominique. Nous brûlons d'apprendre les nouvelles et vous êtes muet comme un poisson.

DOMINIQUE

Il n'a pas été facile aux bons citoyens d'obtenir justice. Le bruit courait qu'on allait délivrer les traîtres. Comme le jugement tardait, le peuple a envahi le palais en hurlant. Alors, le seigneur

Valori a crié par la fenêtre que les rebelles étaient condamnés à mort.

SACROMORE

Bon peuple! Gloire à Dieu! mais vous ne dites rien, frère Jérôme? Ne vous réjouissez-vous pas avec nous?

SAVONAROLE

Je me recueille devant les décrets de la Providence.

SACROMORE

Pour moi, je suis tout à l'ivresse du triomphe. Il faut que tous nos frères partagent ma joie et célèbrent avec moi ces magnifiques événements. (*Il sort.*)

SAVONAROLE

Sont-ils condamnés tous?

DOMINIQUE

Tous.

BEATO

Alors Lorenzo Tornabuoni doit périr?

SAVONAROLE

Ne pensons plus à lui. N'offensons point par de vains regrets la sainte Providence qui nous accorde la victoire. Accueillons plutôt les volontés du Ciel avec l'enthousiasme du bon frère Sacromore. Il nous donne l'exemple de la gratitude et de la piété.

CHŒUR DE MOINES (*au dehors*)

Te Deum laudamus, te Dominum confitemur, etc.

SAVONAROLE

Écoutez ! Nos chers moines s'avancent dans les couloirs en chantant le *Te Deum*. O les âmes vraiment religieuses ! Allons, joignons-nous à ces bons frères et rendons-nous ensemble à la chapelle pour offrir nos actions de grâces au Seigneur. (*Il ouvre la porte.*)

LES MOINES (*dans le couloir*)

Vive le Roi Jésus ! Vive Florence ! Vive, vive le frère Jérôme !

SAVORANOLE

Louange à Dieu seul! Sa main a tout conduit. Reprenons, ensemble, mes frères, le cantique que vous chantiez.

TOUS (*chantent*)

Te Deum laudamus. Te Dominum confitemur. (*Son de cloche. — Le frère-portier se fraie un passage.*)

LE FRÈRE PORTIER

L'éminentissime seigneur Valori, gonfalonnier de la République et le Président du tribunal des huit, demandent à parler au frère Jérôme.

SACROMORE

Ils viennent saluer en notre saint prieur le triomphateur de la journée. Encore une fois, vive le frère Jérôme!

TOUS

Vive le frère Jérôme!

SAVONAROLE

Qu'on les amène ici. Et vous, mes frères, allez m'attendre à la chapelle. (*Les frères s'éloignent.*) Que me veulent-ils? Il se passe quelque chose d'étrange. Pourquoi de si grands personnages se hâtent-ils de la sorte à me venir visiter? Entrez, seigneurs, et recevez la bénédiction d'un humble serviteur de Dieu. (*Entrent Valori et Martini.*)

VALORI

Mon père, la Providence, qui mêle mystérieusement les écheveaux de nos destinées, vous envoie une grande victoire avec une grande épreuve. Les traîtres, grâce à Dieu condamnés, avaient des protecteurs au sein même du tribunal et les efforts les plus furieux ont été faits pour les soustraire à la justice.

MARTINI

Le seigneur gonfalonnier exagère. Son cœur généreux est encore ému des événements de la journée.

VALORI

Je m'entends, seigneur Martini. Si les événements n'ont pas été plus graves, ce n'est pas votre faute. Dieu merci, ils le sont assez.

SAVONAROLE

J'écoute votre seigneurie.

VALORI

Mon père, le sort de la République est dans vos mains, avec les biens, l'honneur et la vie des meilleurs citoyens de Florence.

MARTINI

Le frère Jérôme connaît bien son pouvoir.

VALORI

C'est sur vos conseils, mon père, que la République a adopté la loi dite des six fèves, qui permet aux condamnés d'en appeler au Grand Conseil si la condamnation a été prononcée par moins de six juges sur huit. Cinq voix seulement ont condamné les traîtres. Ils en appellent.

SAVONAROLE

Vous dites...?

VALORI

Ils en appellent! C'est dire qu'ils seront acquittés puisque dans le Grand Conseil leurs amis l'emportent. C'est la guerre civile, le fer et le feu, la République égorgée et Pierre de Médicis entrant en maître dans la ville ruisselante de sang.

SAVONAROLE

Et l'on m'annonçait votre victoire!

MARTINI

En effet, j'ai entendu des vivats et des chants...

VALORI

Les magistrats fidèles à la République ont refusé l'appel; les autres prétendent s'en tenir à la loi; Dieu sait à quels excès aurait abouti leur querelle, si, d'un commun accord, ils ne vous avaient pris pour arbitre.

SAVONAROLE

Moi ?

VALORI

Vous, l'auteur de la loi, qui mieux que personne déciderez si elle doit servir à la ruine de la République ou fléchir devant le salut de l'État.

SAVONAROLE

Seigneur Valori, je suis un simple moine, qui porte au peuple la parole de Dieu. Il ne m'appartient ni de juger les lois ni de disposer de la personne des citoyens...

MARTINI

A son tour, votre révérence exagère... à moins qu'elle n'oublie!...

SAVONAROLE (*à part*)

Vipère! (*Haut.*) Que me demandez-vous donc, mon noble et puissant ami, vous qui portez devant le monde entier le gonfalon de la République et l'épée souveraine de l'État, vous qui êtes le plus généreux des citoyens, l'honneur vivant de Flo-

rence, le premier et le plus glorieux de ses défenseurs? Vous abdiquez entre mes mains votre puissance, vos prérogatives, — ne faut-il pas dire aussi : votre devoir? Dans ces mains, qui ne savent que se joindre pour prier ou se lever pour tracer le signe béni de la croix, tout à coup, à l'heure où gronde l'orage, vous glissez votre gonfalon et votre épée; et vous, seigneur Martini, vous y ajoutez la main de justice. Que ferai-je des insignes d'un pouvoir qui ne m'appartient pas? Suis-je donc un haut juge? Suis-je le chef de l'État? Considérez mon humble robe avec cette corde qui pend à mon côté; est-ce le manteau doré d'un duc ou d'un prince? Et pourtant vous voulez qu'à l'instar de ces Médicis que Florence a chassés, je brise les lois de la République selon ma fantaisie. Que Dieu sauve Florence! Je vous remercie de l'honneur que vous me faites en m'offrant un si grand pouvoir avec une si magnanime confiance, mais excusez-moi; je ne saurais être l'arbitre que vous souhaitez.

VALORI

Par le ciel, frère Jérôme! Vous ne pouvez abandonner de la sorte vos amis! Croyez-vous qu'en

vous récusant vous laissiez entière la question qui vous est soumise? Détrompez-vous. Votre refus signifie clairement qu'il faut observer la loi, dussions-nous périr. Vous donnez raison à vos adversaires. Vous sauvez les traîtres et vous perdez la République. Est-ce là ce que vous voulez? S'il doit en être ainsi, maudite soit l'heure où Florence a placé sa confiance en vous! Maudite soit votre sainte éloquence, puisque tout cela n'aboutit qu'à nous jeter désarmés aux pieds de nos ennemis! O mon pieux ami, prenez garde! Les démons soufflent parfois à l'oreille des saints des conseils de perdition.

MARTINI

Le frère Jérôme a parlé en bon religieux, en bon citoyen et en bon politique. Sa réponse, en effet, est claire : il ne veut pas juger la loi parce qu'il ne veut pas se placer au-dessus de la loi. Il estime aussi, sans doute, qu'il serait monstrueux de refuser aux condamnés l'appel qui a été institué par humanité et par sagesse, pour éviter que les passions des juges ne fissent des victimes. Il se souvient, peut-être, qu'il est le père de cette loi excellente et il rougirait de la désavouer. La ville

entière applaudira à sa prudence et à sa loyauté. Notre mission est terminée. Courons informer nos collègues de la décision du bon frère.

SAVONAROLE

Arrêtez! Ne m'arrachez pas une sentence involontaire et irréfléchie! Le ciel m'ordonne de juger entre vous, puisque je ne peux déposer la balance que vous avez mise dans ma main, sans la faire pencher d'un côté. S'il en est ainsi, que ma décision passe du moins au crible de mon entendement et de la volonté divine. J'accepte la mission que vous me confiez; mais laissez-moi réfléchir, laissez-moi prier; permettez-moi de méditer une heure devant Dieu.

VALORI

Nous nous retirons. Songez, mon frère, que vous avez charge d'âmes et représentez-vous les horreurs sanglantes qui nous menacent.

MARTINI

Venez, seigneur Valori. Vous avez la fièvre. Tandis que le frère Jérôme mûrira sa résolution,

je veux calmer vos craintes et réveiller votre générosité. (*Ils sortent.*)

SAVONAROLE

Responsabilité terrifiante! Comment en suis-je arrivé là? Comment ces événements m'ont-ils tout d'un coup enfermé dans un cercle infranchissable! Je conduisais l'œuvre de Dieu à de nouvelles victoires et soudain la terre tremble et se déchire; et nul moyen de fuir : la meute hurlante des destins m'enveloppe, me coupe la retraite et me pousse à l'abîme. Ah! que ne suis-je resté un simple prédicateur, discourant en phrases sonores sur le bien et sur le mal sans déranger le cours ordinaire des choses ni les desseins des grands! J'ai voulu agir et l'action m'a perdu. Allons donc! Allons! Retire-toi de moi, mollesse satanique! qui n'agit pas n'est pas un chrétien. Dieu même a maudit le figuier stérile. Debout, Savonarole! Debout et en avant!

Oui, mais quelque direction que je prenne, je vais marcher dans du sang. Pas d'illusion possible : si l'appel est accordé, c'est la guerre civile; le sang inondera les rues. Et si l'appel est refusé, c'est l'échafaud dès cette nuit, c'est le sang des

condamnés jaillissant à mon visage... Ce pauvre jeune homme... ce Lorenzo Tornabuoni, âme légère dans une chair souriante... si je l'envoie à la mort, il me semble qu'une tache de sang me marquera au front comme Caïn... Certes, c'est un enfant séditieux, aux passions désordonnées, mais sa grâce et sa noblesse m'ont attendri... Si j'avais vécu dans le monde, mon fils lui eût ressemblé, peut-être... Il ne mourra pas! La loi que j'ai fait voter le protège!

Et pourtant, mon Dieu, pour épargner un rebelle, puis-je condamner à une mort certaine le troupeau que vous m'avez confié, ceux qui vous servent d'un cœur ardent, qui combattent pour leur foi et pour votre gloire et qui ont mis en vous toute leur espérance? Valori a raison : si la loi n'est point suspendue, ils seront égorgés. Et c'en sera fait de la République chrétienne, de l'œuvre de Dieu, du salut de l'Italie et de la purification de l'Église. Trahison! Moi, l'apôtre du Christ, je trahirais le Christ! Nouvel Iscariote, je le livrerais aux princes impies et aux prêtres indignes dont j'ai reçu mission de le délivrer! Est-ce que demain, à la sainte messe, l'hostie ne saignera pas dans mes mains? Alternative horrible : ou Caïn ou

Judas! O Jésus, ô mon Christ, n'auras-tu pas pitié de mon angoisse? M'as-tu donc abandonné? Entends mes cris! Vois mes larmes! Ah! parle! Éclaire-moi! Montre-moi la voie qu'il faut suivre; j'y porterai ma croix avec courage; mais ne me laisse pas dans les ténèbres entre deux abîmes peuplés de démons!... Vois, je me traîne sur les genoux en gémissant. Je baise tes plaies. Je t'implore par toutes les souffrances qui ont déchiré ta chair, par l'horreur de ton agonie. Mon Christ, mon Christ, ne te détourne pas de ton serviteur!...

Je te demande de sauver mon œuvre, ô mon Dieu, parce que c'est ton œuvre, inspirée par la voix de tes anges et par les visions dont tu as rempli mes yeux. Sauve ton œuvre! Sauve cette république chrétienne qui doit régénérer l'Italie et l'Église! Sauve la et prends ma vie, ô mon Dieu! Mais dois-je t'immoler d'autres vies? Faut-il que cette œuvre sainte soit bâtie sur des cadavres et maçonnée avec du sang? Dois-je y sacrifier ces malheureux? Réponds-moi donc, ô mon Christ, toi qui as défendu à tes apôtres de verser une goutte de sang pour défendre ta propre vie, toi qui nous a interdit de frapper par le glaive. Où donc

est le devoir? Où est la vérité? Parle. Laisse tomber une lueur dans la nuit de ma détresse. Accorde-moi une de ces visions impérieuses que tu me prodiguais naguère! Fais entendre ta voix au fond de mon cœur!... Un signe!... Un signe!... Envoie-moi un signe de ta volonté!... (*on entend une cloche*). Ciel!... la cloche du couvent... la réponse... Tu m'as exaucé, mon Dieu! sois béni!... Tu t'es penché miséricordieusement vers moi... ô infiniment bon, munificent et secourable!... On tarde bien à venir... personne... (*il va ouvrir la porte*) personne... Les couloirs sont vides. Rien ne trouble le silence du cloître... (*il revient*). J'ai péché... De quel droit ai-je interrogé le Dieu redoutable qui a sacrifié son fils unique... Pardonnez-moi ma présomption... Non, Seigneur, je ne suis pas digne d'entendre votre parole...

Juge donc, conscience, juge devant le souverain juge qui t'écoute... Jérôme Savonarole, tu n'es que cendre et poussière et le Dieu qui t'a choisi peut te rejeter et confier ta mission à des mains plus pures... Oui, je vois... Dieu est tout-puissant. Il peut sauver son œuvre par les moyens qu'il lui plaît... Les miracles lui appartiennent... Ainsi, je ne dois pas tuer. (*Rentrent Valori* et *Martini.*) Déjà? Déjà?

VALORI

Qu'avez-vous décidé ?

SAVONAROLE

Hélas ! qu'ils vivent !

VALORI

Malheureux ! Lisez ceci. Tandis que vous méditiez, un secrétaire d'État m'a apporté ici, en toute hâte, les dépêches de notre ambassadeur à Rome. N'avez-vous pas entendu la cloche ?

SAVONAROLE

Le message... Le message de Dieu !...

VALORI

Lisez donc ! Le pape a annoncé sa résolution de vous excommunier.

SAVONAROLE

Ce n'est pas fait encore.

VALORI

Lisez la suite. Le Médicis est à la tête d'une armée. Aujourd'hui même il se met en route. Dans deux jours il sera sous nos murs. Si les condamnés vivent encore, c'est la révolution certaine, inévitable. . Vous en serez responsable devant les hommes et devant Dieu.

SAVONAROLE

La réponse! C'était la réponse à ma prière!... Dieu même l'ordonne : je ne puis hésiter davantage. Avancez, seigneur Martini. Voici ma sentence. La loi miséricordieuse que j'ai fait voter, ne doit pas servir à détruire la République. Qu'elle soit donc suspendue! Vous refusez aux condamnés le droit d'en appeler au Grand-Conseil, seigneur Valori; vous faites votre devoir de gardien suprême de la liberté de Florence. Ce qui est jugé, est jugé. Les juges ont bien mérité de la patrie.

MARTINI

Les accusés seront donc assassinés.

SAVONAROLE

Il est impossible de renvoyer une cause aussi orageuse devant le Grand-Conseil, composé des notables de Florence. Si le jugement devant un tribunal de huit juges a déjà failli mettre les factions aux prises, que sera-ce quand le procès se déroulera devant cinq cents hommes enflammés de passions violentes ? Et dans ce moment le Médicis approche avec une armée. Non, seigneur Martini ! Vous me demandez de condamner la République ; je refuse.

VALORI

Dieu soit loué ! Je retrouve enfin le protecteur de Florence ! Adieu. Je vais faire mon devoir comme vous avez fait le vôtre. Venez-vous, seigneur Martini ?

MARTINI

Allons dire aux juges que la justice est morte. Adieu, frère Jérôme. Vous avez signé l'arrêt de mort de la république. Le sang des condamnés retombera sur certaines têtes que je sais. Adieu. Adieu. Vous vous souviendrez de cette journée.

VALORI

Seigneur Martini, vous portez trop d'intérêt aux ennemis de l'État. Venez donc. Et maîtrisez mieux vos sentiments quand vous vous trouverez dans la rue (*Ils sortent.*)

SAVONAROLE

Dieu protège Florence! (*Seul.*) O mon Dieu, mon Dieu, j'ai frappé par le glaive. Et cet homme m'a appelé meurtrier. (*Entre Beato.*)

BEATO

Mon père, le gonfalonnier de la République sort d'ici, le visage triomphant, comme s'il revenait victorieux d'un champ de bataille... Pardonnez-moi.. Lorenzo Tornabuoni...?

SAVONAROLE

Va mourir. Et c'est moi qui l'envoie à l'échafaud.

BEATO

O mon père!... Vous sanglotez.. que Dieu ait pitié de vous!

## SCÈNE V

### La place de la Seigneurie.

Au fond, à droite, le palais de la seigneurie. Une estrade de bois à la hauteur de la porte, devant la façade. Des bourgeois vont et viennent ; ils entrent dans le palais pour voter, puis sortent et forment des groupes. La foule augmente peu à peu pendant la première moitié de la scène Sons de cloches au commencement.

PREMIER BOURGEOIS

Ding! Dong! Ding! Dong! Toutes les cloches de la ville se démènent furieusement pour tirer du lit les électeurs et les amener au scrutin.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Voterez-vous pour les geignards, mon compère?

PREMIER BOURGEOIS

Non, mon compère. Je déteste les violateurs des lois et je hais les assassins. Or, ils sont l'un et l'autre. Il n'y a plus de sécurité sous leur gouvernement. Il n'y en avait guère davantage, je l'avoue, sous les Médicis, mais, du moins, avec eux, la vie était une fête, et quand ils se défaisaient de leurs ennemis, c'était sans hypocrisie, sans pleurer aux pieds de la Madone, sans jeûner et prier, sans se frapper la poitrine dans les églises, sonner les cloches et promener des processions vertueuses. Pouah; j'en ai assez, de ces cafards.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vous avez raison, mon compère. Ces gens-là, dans le jour, prêchent la vertu et la religion et pendant la nuit ils coupent la tête aux citoyens que la loi devrait protéger.

TROISIÈME BOURGEOIS (*survenant*)

Ah! ah! vous parlez, sans doute, de l'exécution des traîtres! Elle eut lieu dans la nuit, en effet; mais sacrebleu! si on l'eût faite de jour, la moitié de la ville se fût ruée sur l'autre et au lieu de cinq

morts il y en eût eu cinq cents; vous et moi, peut-être, nous dormirions à l'heure présente dans le lit de l'Arno.

PREMIER BOURGEOIS

Votre langage m'étonne, monsieur. Jusqu'à ce jour je vous avais pris pour un ami des Médicis. Si je vous entends bien, vous allez voter pour Valori?

TROISIÈME BOURGEOIS

Par la cuisse de Jupiter, vous m'entendez mal, mon compère. Suis-je un partisan des geignards parce que je remarque qu'ils n'ont pas osé exécuter leur crime à la lumière du jour et qu'ils ont opéré dans les ténèbres comme les coupeurs de bourses? Allez, compères, j'ai toujours ressenti pour les geignards et leur sacripant de frère Jérôme un éloignement que vous ne partagiez guère, n'est-il pas vrai?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Je le reconnais sans honte. J'ai longtemps pris le frère Jérôme pour un saint et un véritable pro-

phète. Mais ce jugement inique et cette exécution honteuse ont bouleversé mes sentiments.

TROISIÈME BOURGEOIS

Et vous voilà des nôtres ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Pour cela, non, mon compère. Je reste hostile aux tyrans et fidèle à la République ; mais je la veux gouvernée par d'honnêtes gens. Voilà pourquoi j'irai voter contre ces coquins.

PREMIER BOURGEOIS

Pour moi, je ne peux oublier cette nuit sinistre, qui suivit la journée du jugement. Mes fonctions de notaire m'avaient retenu auprès des prisonniers pour recevoir leurs testaments. Tout à coup, au milieu de la nuit, les gardes les conduisirent dans la cour de la prison. La lueur des torches, dans un tourbillon de fumée, éclairait tour à tour les armures des soldats et les visages livides des condamnés. L'un d'eux pleurait. Sur l'ordre de Valori, on leur trancha la tête. A la vue du sang je m'évanouis.

Voilà ce qu'on a fait au nom de Jésus-Christ, roi de Florence.

DEUXIÈME BOURGEOIS

C'est odieux.

PREMIER BOURGEOIS

J'en suis fâché pour le frère Jérôme : ce n'est pas ainsi qu'il m'avait accoutumé à envisager la religion. Je voterai contre Valori et ses suppôts.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Tirons, s'il vous plaît, de ce côté. J'aperçois là-bas mon beau-frère avec des amis qui nous font signe de les aller rejoindre. Y consentez-vous ?

PREMIER BOURGEOIS

Volontiers.

TROISIÈME BOURGEOIS

Je vous quitte, messieurs ; mes amis m'attendent d'un autre côté. — Vivent les Médicis !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vive la République florentine ! (*Ils s'éloignent. Autre groupe.*)

CASELLA

Pst!... Pst... maître Florio, ne reconnaissez-vous point vos amis!

FLORIO

Eh ! signor Casella, quel plaisir de vous voir ! Vous avez laissé votre cierge au logis?

CASELLA

Comme vous-même, mon ami. Mon cierge dort dans l'armoire. *Requiescat in pace.* Les processions ont assez duré. Il est temps de songer aux affaires.

FLORIO

Fi, le propos d'hérétique ! Si le frère Sacromore vous entendait, il ne manquerait pas de vous exorciser.

CASELLA

Toujours le petit mot pour rire... Vous avez, sans doute, vendu aux révérends frères prêcheurs plusieurs aunes de vos superbes velours brodés où brillent toutes les fleurs du paradis ?

FLORIO

Comme vous-même, le plus habile des orfèvres, vous avez certainement placé au couvent de Saint-Marc une ou deux douzaines de bracelets ornés de brillants ou de colliers et de pendants d'oreilles étincelants comme des étoiles.

CASELLA

Bien répliqué, mon compère ! Hélas ! il est loin, le temps où le luxe des nobles personnages faisait fleurir le commerce des honnêtes gens. Depuis cinq ans, oremus, confessions, sermons et pieux pèlerinages ont remplacé les fêtes et la joie de vivre. C'est excellent pour les couvents ; mais pour les pauvres marchands...

FLORIO

Vous vous en apercevez enfin ? Moi, dès les premiers jours...

CASELLA

Je ne suis pas plus bête qu'un autre, mon compère. Je n'ai pas douté un instant que cette épidémie de sainteté qui s'est abattue sur Florence ne nous fît plus de mal que la peste et la lèpre. Mais qu'y faire ? Ne fallait-il pas hurler avec les loups et chanter à vêpres comme les autres? Vous-même, ne l'avez-vous pas fait ?

FLORIO

Devais-je m'exposer à être dénoncé, à voir ma boutique envahie par des bandes de braillards qui eussent déchiré mes pièces de drap et souillé mes belles étoffes de soie? Vous êtes marié, mon compère. Est-ce que votre femme n'était pas enragée de piété comme la mienne? Du diable, ce que ma Simonetta m'a fait chanter de psaumes et brûler de chandelles devant toutes sortes de statuettes sacrées!

CASELLA

Et quelles statuettes, mon ami! Quand les tyrans achetaient un jeune Bacchus ou une nymphe endormie, il leur fallait des chefs-d'œuvre exé-

cutés par les meilleurs artistes et nulle matière n'était assez précieuse pour servir la dignité de l'art : ils exigeaient de l'ivoire, de l'argent ou de l'or. Magnifiques seigneurs! S'ils achetaient parfois à crédit, d'autres fois ils payaient sans compter!

FLORIO

Tandis que les geignards...

CASELLA

Ne m'en parlez pas! Ils se contentent d'un saint Joseph en plâtre ou d'une Madeleine en terre cuite. Pouah! quels paysans!

FLORIO

C'est le frère Jérôme qui a corrompu le goût. Avant ses prédications, les prélats se comportaient en gentilshommes, ils avaient des pages vêtus de beaux habits brodés, ils donnaient des fêtes où seigneurs et dames rivalisaient d'élégance : ce n'étaient que robes de brocart et pourpoints de soie...

CASELLA

Colliers d'émeraudes, diadèmes ingénieusement sertis de perles et de rubis...

FLORIO

Tentures de velours, rideaux de drap fin...

CASELLA

Buires ciselées, surtouts de table en argent et en or... Ah! c'était le bon temps, mon compère! allez-vous voter pour les geignards?

FLORIO

Pour ces imbéciles qui nous ruinent? Me prenez-vous pour une bête, mon compère? J'ai voté pour eux, je l'avoue, aussi longtemps que j'y ai été contraint par les criailleries de mes voisins et les soupirs de ma femme...

CASELLA

J'ai fait de même aussi longtemps que ces gens-là étaient les plus forts ou paraissaient l'être. Mais, croyez en mon flair, mon ami, la faveur publique

les abandonne C'est le moment de défendre nos intérêts, qui sont d'ailleurs les intérêts de tous. Tenez, voyez-vous ce gros homme qui cause avec maître Torrebianca, le changeur? C'est le seigneur Julian Razzolino, le plus riche marchand de drap de la ville. Naguère, il faisait travailler plus de deux cents ouvriers tisserands. Combien imaginez-vous qu'il en occupe aujourd'hui? Vingt-sept, pas un de plus. Croyez-vous qu'il bénisse le frère Jérôme? Et ces ouvriers affamés qui autrefois gagnaient honorablement leur vie et qui aujourd'hui vont mendier de porte en porte ..

FLORIO

Voulez-vous connaître mon sentiment ? le frèr Jérôme est une canaille. Voilà!

CASELLA

Vous exagérez. C'est un fou, tout simplement; mais un fou dangereux et un malfaisant hérétique.

FLORIO

Une vermine! une vermine!

CASELLA

Son règne prendra fin dès que les bourgeois de Florence le voudront, mon compère. Il n'a d'autre fondement que notre bêtise. — Venez-vous voter? (*Bruit dans le fond.*)

FLORIO

Attendez. Que se passe-t-il là-bas? (*Acclamations au fond: on crie :* « Honneur à Valori! Bravo! » — *Valori traverse le fond et entre au palais.*)

UN CITOYEN

C'est le seigneur Valori qui se rend au palais. Vive Valori! (*Huées.*)

CASELLA

Hé! Hé! il n'a pas que des amis de ce côté.

CRIS VIGOUREUX

A bas Valori! à bas les assassins!

FLORIO

Ma foi, je crie aussi. A bas les assassins! A bas les infâmes geignards!

CASELLA

Taisez-vous donc! Il y a peut-être des amis de Valori à deux pas de nous. Des bourgeois de notre rang, mon ami, ne doivent point compromettre leur dignité dans les manifestations de la rue. Il convient aussi de ménager la clientèle...

FLORIO

Vous êtes merveilleusement prudent, mon compère. Pour moi, j'aime à dire tout haut ce que je pense.

CICCO (*s'approchant*)

N'est-ce pas vous, seigneur Florio, qui venez de crier : à bas les geignards?

FLORIO

Il se peut que je l'aie crié, mais je n'avais l'intention de blesser personne.

MORELLI (*qui accompagne Cicco*).

N'avez-vous pas honte?

FLORIO

Et vous, approuvez-vous l'exécution de Tornabuoni et de Bernard del Néro?

MORELLI

Certes, je l'approuve. Cette juste exécution a sauvé Florence des entreprises de Pierre de Médicis. Vous en jugiez ainsi avec tous les bons citoyens au moment où la ville épouvantée applaudissait à la mort des traîtres. Vous avez singulièrement changé.

FLORIO

Il est permis de se tromper et de reconnaître son erreur.

CICCO

Votre erreur? quand vous édifiiez vos voisins par votre piété et votre zèle pour le frère Jérôme, vous étiez dans l'erreur?

MORELLI

Vous êtes un ingrat, Florio. Hélas! ils sont légion aujourd'hui, les ingrats qui mordent la main qui les a sauvés.

CICCO

Ces têtes folles nous ramèneront le tyran.

FLORIO

Avec cela que votre République nous fait tant de bien ! Est-ce qu'elle achète mes orfèvreries ou les belles étoffes du compère Casella ? Allez, elle nous a ruinés, votre République, et les beaux sermons du frère Jérôme n'empêchent pas les pauvres de mourir de faim.

MORELLI

Impie !

CASELLA

Ne nous fâchons point. Venez donc, Florio ! Je vais voter.

CICCO

Malheur à vous si vous trahissez Florence !

CASELLA

Pour qui nous prenez-vous, seigneur Cicco ? Nous sommes bons patriotes et bons chrétiens. (*Florio et Casella s'éloignent.*)

CICCO

Cela va mal.

MORELLI

Bah! pour quelques imbéciles dont la tête tourne à tous les vents!

CICCO

Précisément, le vent est mauvais et ces imbéciles font la majorité...

MORELLI

Il n'y a qu'un instant, mon neveu André, qui sortait du palais, m'a dit que les votes nous sont jusqu'ici favorables. La majorité, il est vrai, n'est que de peu de voix...

CICCO

Aux dernières élections, dès la première heure notre majorité était considérable. Cela va mal, vous dis-je. Les Florentins ont la tête légère. Et nos partis ressemblent à ces graines de chicorée qui forment une grosse boule cotonneuse, mais

soufflez dessus : toutes les semences s'envolent et il ne vous reste dans la main qu'une tige molle et nue.

MORELLI

Pourquoi s'agite-t-on sur la place ?

CICCO

Dieu ! c'est le frère Jérôme. Que vient-il faire ici ?

MORELLI

Vous remarquerez qu'une escorte de fidèles l'accompagne ; le bon frère n'a pas à craindre qu'on l'abandonne.

UN CITOYEN

Place, citoyens ! faites place au frère Jérôme.

UN CITOYEN ÉLOIGNÉ

Sa place n'est pas ici.

LE PREMIER CITOYEN

Il doit absolument traverser cette place pour aller confesser le compère Trefontane, le coutelier, qui est mourant.

LE DEUXIÈME CITOYEN

Que le compère Trefontane aille au diable, et le frère Jérôme avec lui! (*Murmures.*)

VOIX DIVERSES

Le frère Jérôme! Le frère Jérôme!

PREMIER CITOYEN

Il va consoler un mourant.

MORELLI

Passez, révérend frère; nul n'osera vous molester.

CICCO

Ingrate Florence, voici ton sauveur! (*Acclamations et, d'autre part, protestations bientôt étouffées par les manifestations sympathiques.*)

SAVONAROLE

Laissez-moi passer, citoyens. Mon devoir m'appelle au chevet d'un pauvre homme qui va mourir. C'est une bonne âme. Pour l'absoudre et

l'envoyer purifiée devant le souverain juge, je ne devrai pas exiger les conditions que j'ai naguère imposées au duc Laurent.

LA FOULE (*transportée*)

La liberté! La liberté pour Florence! Vive le frère Jérôme! Vive le libérateur! le protecteur de la République!

SAVONAROLE (*avançant*)

Laissez-moi passer, je vous prie. (*Il sort. Acclamations prolongées.*)

MORELLI

Eh bien, que vous disais-je? Vous voyez que le frère Jérôme n'a pas perdu l'affection des Florentins. Il lui suffit d'ouvrir la bouche pour se faire acclamer. Trouvez-vous que nos affaires aillent vraiment si mal?

CICCO

Attendons la suite. Ceci pourrait bien n'être qu'une accalmie avant l'orage. (*Entre Vespucci*

MORELLI

Voyez donc! Voilà le seigneur Guidantonio Vespucci.

CICCO

Nous allons bientôt entendre le tonnerre.

MORELLI

Vous croyez?

VESPUCCI

Citoyens, avant de voter, je voudrais vous dire deux mots.

VOIX DIVERSES

Parlez! Parlez! — Le seigneur Vespucci veut parler. — Qu'il parle! Nous l'écoutons.

DEUXIÈME CITOYEN

Il faut une tribune pour haranguer le peuple.

TROISIÈME CITOYEN

Que le seigneur Vespucci monte sur nos épaules.

VESPUCCI

Je vous remercie. Ne pourrait-on me fournir un escabeau?

DEUXIÈME CITOYEN

Allons chercher un coffre chez le sellier Ricaboni! (*Il sort.*)

VESPUCCI

Chers concitoyens...

VOIX DIVERSES

Écoutez! Écoutez! c'est le seigneur Vespucci.

CICCO

Qu'il ne dise pas de mal du frère Jérôme!

VOIX DIVERSES

Non! Non! vive le frère Jérôme!

VESPUCCI

Bons Florentins...

LA FOULE

Silence! Écoutez!

DEUXIÈME CITOYEN (*revenant*).

Voici le coffre.

VESPUCCI (*montant sur le coffre*).

Vertueux républicains!...

LA FOULE

Bravo! Bravo! Vive la République!

VESPUCCI

Puisse la République vivre et prospérer à l'abri de ses ennemis!

CICCO

N'êtes-vous pas un ami des Médicis?

VESPUCCI

Je suis l'ami de la Vérité et du Droit. J'ai passé toute ma vie à chercher l'une et à servir l'autre et je suis profondément convaincu que sans la Vérité

et le Droit nul État ne peut prospérer. Ce fut aussi naguère la pensée du religieux que vous venez d'acclamer.

CICCO

Gloire au frère Jérôme!

VESPUCCI

Le frère Jérôme vous a aidés à fonder la République sur le Droit et la Vérité. C'est un homme d'une rare éloquence. Il a excellé à traduire en paroles magnifiques les pensées généreuses qui bouillonnaient dans vos cœurs. Quand vous avez réformé le gouvernement, il a célébré votre œuvre. Quand vous avez purifié la justice, il a glorifié vos sentiments. Il a été durant six années le miroir éclatant de votre pensée, la voix retentissante de Florence proclamant devant l'univers vos aspirations vers la Justice et la Vérité. Son chef-d'œuvre et le vôtre, ce fut cette loi pleine d'humanité et de sagesse qui, dans un État divisé par d'ardentes rivalités politiques, mettait les accusés à l'abri des passions des magistrats et prescrivait qu'un homme, condamné par moins de six juges sur huit, a toujours le droit d'en appeler au peuple assemblé dans

le Grand Conseil. Cette loi, unique au monde, est votre honneur et votre gloire. Elle manifeste plus haut que tous les monuments la douceur de votre cœur, votre générosité, votre souci de la Vérité et de la Justice. Par cette loi, vous avez mis Florence au-dessus de tous les États civilisés. Et pourtant Lorenzo Tornabuoni et Bernard del Néro ont été décapités.

CICCO

N'attaquez pas le frère Jérôme!

VESPUCCI

Dieu me garde d'attaquer le frère Jérôme! Ce grand homme ne vous a-t-il pas conseillé de voter cette loi? Ne l'a-t-il pas glorifiée avec une incomparable éloquence? Mais, les meilleurs des hommes ont de mauvais amis. La douce colombe porte une ignoble vermine. Elle finit par en être infectée. Nul n'a été un partisan plus ardent de la loi des six fèves que le frère Jérôme. Et pourtant, Tornabuoni et Bernard del Néro ont été décapités. Ils n'étaient condamnés que par cinq juges. Ils en appelaient au Grand Conseil du peuple. Et ils ont été décapités. Les hommes qui les ont fait périr au

mépris de la meilleure des lois ont déshonoré Florence. Ce sont les amis du frère Jérôme. Oh ! je n'accuse pas le frère Jérôme ! Il fut l'ami de la loi. Mais il a de mauvais amis. Voilà pourquoi Lorenzo Tornabuoni et Bernard del Néro ont été décapités. Ils avaient remis leur sort entre les mains du frère Jérôme lui-même. Le seigneur Martini, président du tribunal s'est rendu au couvent de Saint-Marc avec le seigneur Valori, gonfalonnier de la République. C'est un ami du frère Jérôme. Martini a attesté la loi, il a invoqué la justice, il a frappé au cœur du frère Jérôme comme un enfant en péril frappe à la porte de la demeure de son père ; Valori a parlé après lui, et Tornabuoni et Bernard del Néro ont été décapités. En vain, le juge intègre a-t-il montré au frère Jérôme que ses amis le déshonoraient et que la mort des victimes crierait vengeance au ciel : il semblait triste et abattu, mais il n'a pas écouté la justice, il n'a pas écouté l'honneur, il n'a pas écouté le cri de Florence qui veut le Droit et l'Équité, il a écouté ses amis, ses perfides amis, qui étaient ivres de meurtre comme une bande de loups et qui ont versé sur le pavé de Florence le sang des martyrs avec votre honte. Bernard del Néro et Tornabuoni ont été décapités

avec Ridolfi, Pucci et Cambi. Ah! si je pouvais ici, devant vos yeux, soulever par les cheveux ces têtes accusatrices! Regardez, vous dirais-je, regardez ces traits souillés de sang, ces chairs blafardes, ces yeux effrayants, à demi-révulsés sous les paupières bleuâtres, tristes lampes de l'âme où la lumière est morte! Regardez ces bouches sinistrement ouvertes, comme pour jeter un cri suprême vers la justice! Regardez, enfin, sous les cous tranchés par le fer, ces lambeaux innomables, qui pendent lamentablement, mêlés à des caillots noirs dans les barbes rougies et gluantes! Hideux rebuts d'un charnier, ce furent naguère de nobles visages où la vie bouillonnait avec les grandes pensées. Ils seraient tels encore, s'il y avait des lois pour les amis du frère Jérôme. Mais ils font des lois et se moquent ensuite des lois qu'ils ont faites. Ils sont les maîtres. Ne leur avez-vous pas confié les magistratures de l'État? N'allez-vous pas les leur confier encore? Courez-donc au palais! Hâtez-vous! Le scrutin vous attend. L'infamie aussi. Allez voter pour ces hommes qui vous déshonorent et qui tuent quand il leur plaît de tuer. Vous irez ensuite à l'église écouter le frère Jérôme célébrer les vertus de la République chrétienne pendant que

les violateurs des lois et les meurtriers, forts de vos suffrages, prépareront en votre nom de nouveaux procès et de nouvelles exécutions!

LA FOULE

Non! non! A bas les geignards! A bas les cafards! Allons voter! Chassons-les de Florence! (*Long tumulte.*)

CICCO

Pourvu que le frère Jérôme ne s'avise pas de repasser par ici!

MORELLI

Il ne lui arrivera aucun mal. Le seigneur Luca degli Albizzi a posté des hommes d'armes devant la maison du coutelier Trefontane.

CICCO

Dieu soit loué! Précisément, le frère sort de la maison. (*Savonarole paraît.*)

LA FOULE

Le frère! Le frère! Voilà le frère Jérôme! A bas les cafards! à bas! (*Savonarole traverse la*

*place, accompagné de Luca degli Albizzi et de gardes armés.*)

MORELLI

Imbéciles! Vive le bon frère!

DEUXIÈME CITOYEN

Imbécile vous-même, sale museau!

VESPUCCI

Qu'il parle! Qu'il défende ses amis!

VOIX DIVERSES

Oui, oui, le frère Jérôme doit parler! Qu'il réponde! qu'il se justifie! — Chassez-le! A la rivière! — Non, non, mort aux impies! — A l'eau les débauchés! Bataille! Bataille! (*Bagarre.*)

LUCA DEGLI ALBIZZI (*tirant son épée*)

Si quelqu'un fait mine de frapper le frère Jérôme, je le coupe en deux

VESPUCCI

Paix! citoyens! laissez parler le frère

CICCO

Il parlera ! Il vous confondra !

SAVONAROLE

Malheureuse Florence !

DEUXIÈME CITOYEN

Que dit-il ?

SAVONAROLE

O Florence, tu pleures comme une femme nerveuse sur cinq traîtres justement exécutés et dont toi-même tu réclamais en tumulte la mort. Tu as oublié les larmes brûlantes que t'arrachaient naguère tes jeunes filles violées par les débauchés, tes jeunes hommes assassinés, tes citoyens proscrits ou massacrés par les tyrans. Puisque tu en as assez de la République chrétienne qui t'a rendu la liberté et l'honneur, chasse donc tes magistrats, chasse les honnêtes gens qui prient et qui travaillent, chasse les courageux citoyens qui protègent les petits et les pauvres, et ouvre tes portes toutes grandes aux soudards de Pierre de Médicis. — Florentins, vous avez oublié votre duc. Il n'est

pas loin. Il est déjà venu sous vos murailles. Il a failli entrer, grâce aux traîtres sur qui vous versez maintenant de pleurs. Pourquoi l'avez-vous repoussé? Rappelez-le donc! Faites-lui signe, comme les prostituées font signe aux jeunes hommes. Il viendra. Il vient. Il est là!

LA FOULE

Non! Non!

SAVONAROLE

Je te dis qu'il est là, avec ses lansquenets et ses ruffians, avec le poignard et le poison, avec le pillage et les impôts que vous connaissez bien et qui semblent de nouveau vous plaire. Il est là avec les vices, avec les crimes, et aussi avec la colère de Dieu, qui éclatera sur vos têtes. Ah! têtes creuses! Vous avez voulu être le peuple élu, les régénérateurs de l'Italie, la gloire de l'Église, et vous l'avez à peine voulu que vous ne le voulez plus et que vous répudiez vos hautes destinées, votre liberté, votre honneur et la gloire de Dieu! Prenez garde! Je vois dans le ciel la sentence de feu. Mane, thecel, phares! Pesés! jugés! rejetés! Tu

rejettes Dieu, et il te rejette à son tour dans les abîmes de la douleur et de la désolation.

VESPUCCI

Assez de prophéties! Parlez-nous donc de la loi des six fèves.

DEUXIÈME CITOYEN

Dites-nous quelles peines méritent les citoyens qui violent les lois!

LA FOULE

Laissez parler! — Non, non! — Il doit répondre.

SAVONAROLE

Est-ce la loi des six fèves qu'il vous faut, ou la liberté?

VESPUCCI

Il nous faut la justice.

LA FOULE

La justice! La justice!

DEUXIÈME CITOYEN

On nous avait promis la justice avec la prospérité. Bonnes dupes ! Vous n'avez ni l'une ni l'autre.

LA FOULE

C'est vrai !

DEUXIÈME CITOYEN

C'est Notre-Dame la Ruine qui est la patronne de la République chrétienne.

VESPUCCI

On empêche les riches de dépenser leur or.

FLORIO

Les marchands ne peuvent plus faire travailler les ouvriers.

UN OUVRIER

Voilà la vérité, citoyens ! On nous rassasie de prières et nous n'avons plus de pain ! (*Long tumulte.*)

SAVONAROLE

Cherchez d'abord le royaume des cieux, le reste...

DEUXIÈME CITOYEN

Peuple, on se moque de toi!

L'OUVRIER

On insulte à nos souffrances.

DEUXIÈME CITOYEN

Qu'il aille dire ses oremus au couvent!

SAVONAROLE

Cité de sable et de boue! Est-ce sur toi que Dieu reconstruira son Église? Je frémis à la pensée du châtiment.

DEUXIÈME CITOYEN

Assez!

LA FOULE

Oui, assez! assez! Qu'il se taise! Qu'il s'en aille!

CICCO

Retirez-vous, mon frère, ces bœufs stupides vont foncer sur vous. Croyez-moi, rentrez au couvent.

SAVONAROLE

Et qu'importe ma vie?

LA FOULE

Qu'il s'en aille! Au couvent! Au trou!

CICCO

Elle importe à vos amis. Si les choses tournent mal, vous pourrez les sauver.

SAVONAROLE

Peuple marqué pour la servitude! Soit! je retourne au couvent. Dites à nos amis de nous y rejoindre. (*Il sort.*)

LA FOULE

Il part! Il s'enfuit! hou! hou! Poursuivons-le. (*Sons de trompettes.*) Silence! Silence!

DEUXIÈME CITOYEN

On va proclamer les élus.

MARTINI (*sur la plate forme du palais*)

Citoyens, par la volonté des hommes libres de Florence, la faction des dévots est chassée du pouvoir. (*Acclamations.*) Les nouveaux seigneurs de la République appartiennent tous à notre parti. (*Applaudissements et cris.*) Le seigneur gonfalonnier Francesco Valori est démissionnaire et le gonfalon de l'Etat est confié aux mains de notre ami Pierre Popoleschi. (*Longue ovation. Les trompettes sonnent de nouveau. Le légat du pape, tenant un grand crucifix, paraît sur la plate forme avec des laïcs et des prêtres portant des torches.*)

LE LÉGAT

Florentins, l'impiété de Jérôme Savonarole a lassé la mansuétude du Saint-Siège apostolique. Ses fausses doctrines ont été condamnées et le frère Jérôme, hérétique et rebelle, est retranché de l'Église. (*Renversant le crucifix.*) Au nom du Saint-Esprit, protecteur de l'Église, au nom des

saints apôtres et de tous les saints, au nom des saints anges qui peuplent le ciel et qui veillent sur nos âmes, qu'il soit anathème ! L'Eglise universelle le rejette de son sein ! Défense à tous les chrétiens d'écouter ses paroles ! Qu'ils fuient les regards du réprouvé ! Qu'ils s'écartent de sa route ! Qu'ils le repoussent de leurs demeures ! L'air qu'il respire est maudit ! La nourriture qu'il touche est maudite. Quiconque lui accordera aide et protection sera damné dans les flammes éternelles. Qu'il vive anathème et qu'il meure anathème, retranché à jamais de la communion des vivants et des morts !

LA FOULE

A mort, l'impie ! A mort, l'hérétique ! C'est l'Antéchrist ! Arrachons-le du couvent ! Allons ! En avant ! A Saint-Marc ! A Saint-Marc !

## SCÈNE VI

### L'Église du couvent de Saint-Marc.

Le chœur disposé en oblique. — A gauche un autel bas: derrière l'autel, une petite porte. — Vers la droite, une grande porte donnant sur la rue. — Des laïcs et des moines.

---

LUCA DEGLI ALBIZZI

Le peuple est furieux. Ses appétits sanguinaires sont éveillés; il lui faut de la chair humaine. C'est ici qu'il viendra la chercher. Sachons regarder en face le visage terrible de la réalité. Le péril est pressant. Il faut aviser sur l'heure.

VALORI

Quelques bandes d'émeutiers ne font pas le peuple. Le peuple est bon et juste. On l'a trompé. Fai-

sons appel à sa loyauté : il reconnaîtra son erreur et ses véritables amis.

LUCA DEGLI ALBIZZI

Des phrases! Attendez-vous, à tout moment, à voir ces murs attaqués par la populace.

SACROMORE

Ces murs sont solides et nous saurons les défendre.

LUCA DEGLI ALBIZZI

Si vous vous laissez attaquer, vous êtes perdus. La Seigneurie favorise nos ennemis. Les enragés ne laisseront point passer l'occasion de commettre impunément un attentat contre le frère Jérôme, qui est excommunié, et contre ce cloître rempli de ses complices. Il n'y a de salut que dans une action foudroyante Prenons les armes. Attaquons les premiers. Terrifions les partisans des Médicis par une agression soudaine et défaisons-nous définitivement de leurs chefs.

SAVONAROLE

Des violences! Des meurtres! Ce n'est pas ainsi qu'on défend la cause de Dieu.

VALORI

Je n'y consentirai jamais. Cent fois j'ai exposé ma vie pour doter Florence d'un gouvernement libre et honnête Je ne veux être ni un rebelle ni un spadassin.

LUCA DEGLI ALBIZZI

Il fallait y songer plus tôt. Vous avez mis en mouvement la roue sanglante. Elle tourne. Après le meurtre, l'échafaud; et après l'échafaud, le meurtre. C'est la vieille chanson du monde. N'essayez point d'arrêter la roue, elle vous écrasera. Il n'y a pas de temps à perdre. J'ai sous la main trois cents hommes déterminés. Cela suffit pour commencer l'opération que je vous propose, si tous nos amis se joignent aussitôt à nous.

SAVONAROLE

Jamais!

VALORI

J'irais plutôt avertir la Seigneurie pour qu'elle arrête vos brigands.

LUCA DEGLI ALBIZZI

Alors, adieu. Je quitterai Florence dès cette nuit et m'irai retrancher sur mes terres. Puisqu'on ne veut point agir, chacun a le droit de se mettre en sûreté. Adieu. Vous ne tarderez pas à reconnaître la valeur de mon conseil. (*Il sort.*)

SACROMORE

Qu'il s'en aille! Le Dieu des batailles se passera de lui pour nous donner la victoire. Je ferme la porte sur lui. Adieu, déserteur! Qu'est-cela? On frappe. Le seigneur Luca degli Albizzi a sans doute oublié son mouchoir. Oui, oui, on ouvre!

VALORI

Soyez prudent, frère Sacromore : demandez qui va là.

SACROMORE

Est-ce vous, seigneur Luca?

GINI (*en dehors*)

Ouvrez. C'est moi, Gini, votre ami.

SACROMORE

Un poltron s'en va, un brave arrive! Entrez, Gini; c'est l'archange saint Michel qui vous envoie.

GINI (*entrant*)

Il faut vous barricader. La populace est soulevée. Elle parcourt les rues en hurlant. Elle a tué des passants inoffensifs, parce qu'ils étaient nos amis. Partout le mot d'ordre est donné : A Saint-Marc! Ils vont assiéger le couvent.

VALORI

Il faut avertir la Seigneurie. Elle fera garder nos portes. En attendant, prenons les précautions nécessaires.

GINI

La Seigneurie n'ignore point ce qui se passe. Elle est réunie en ce moment au palais. Je ne connais pas ses intentions. Mais avant qu'elle ait agi

un malheur peut arriver. Préparez-vous à vous défendre. Écoutez! une bande de forcenés approche. La porte est-elle bien fermée?

SACROMORE

J'ai donné deux tours à la serrure et poussé les verrous. Allons, mes frères, l'heure est venue de montrer notre courage. Les milices du Seigneur valent bien les soldats du siècle. Que nous manque-t-il? Des casques et des cuirasses? Des rondaches? Des hallebardes! Des arquebuses? De l'artillerie? Nous avons tout cela.

GINI

Vous avez tout cela?

SACROMORE

Vous verrez. Nous allons faire de Saint-Marc une citadelle.

SAVONAROLE

Dieu seul est notre forteresse. Il étendra sur nous sa droite toute puissante. A genoux, mes frères! la prière est une arme merveilleuse. Elle

nous donnera la victoire si la Providence divine consent, malgré nos fautes, à nous l'accorder.

SACROMORE

Nous prierons, comme les croisés, le fer à la main. Suivez-moi, vous qui avez du cœur! Dans les cavaux, sous la sacristie, avec l'aide d'amis prévoyants, j'ai, en secret, accumulé des armes. Voici le moment de nous en servir. Ne soyez point offensé, frère Jérôme. Nous sommes ici, moines et laïcs, vos fils spirituels, rassemblés autour de vous pour vous faire un rempart de nos corps. Vous ne pouvez exiger que nous nous laissions égorger sans nous défendre. Le Dieu que nous servons a conduit son peuple au combat. Il a dit à Moïse : *inebriabo sagittas meas sanguine et gladius meus devorabit carnes!* J'enivrerai mes flèches de sang et mon épée dévorera les chairs. *Il passe derrière l'autel et sort par la petite porte avec des moines et des laïcs. En ce moment on crie et on frappe à la grande porte.*)

GINI

Il n'y a pas de temps à perdre. Frère Jérôme, vous savez avec quelle ardeur je souhaite d'entrer

dans votre saint ordre. Je vous en supplie! Accordez-moi l'habit de vos moines, afin que je serve Dieu sous la livrée de ses serviteurs de prédilection. Songez que nous sommes en péril de mort et que je vais exposer ma vie pour défendre la maison de Dieu.

SAVONAROLE

Plus tard, mon enfant. Nos milices sont pacifiques; elles sont faites pour lutter contre les démons et non contre les hommes, si égarés qu'ils puissent être. On n'y entre point pour brandir le fer. Quand ces heures de troubles seront passées et quand le calme sera rentré dans votre âme, Dieu exaucera votre prière.

GINI

Je combattrai donc tel que je suis. Je vais monter sur le toit de l'église. De là, je ferai pleuvoir sur les assaillants un déluge d'ardoises et de pierres.

SAVONAROLE

Ecoutez-moi!

GINI

J'obéirai quand je serai moine. En attendant, je veux vous défendre. Si je meurs, permettez, du moins, qu'on dépose sur mon corps l'habit monacal que je n'aurai pu revêtir vivant. (*Il sort.*)

SAVONAROLE

Mon pauvre enfant!. .

SACROMORE (*revenant avec les autres, munis d'armes*)

Dieu de Josué et de Gédéon, bénis tes guerriers! A-t-on jamais vu soldats plus merveilleux? Voyez comme ces cuirasses brillent belliqueusement sur nos robes blanches, comme ces casques de fer donnent un air martial à nos têtes rasées, habituées à la laine moelleuse des capuchons! Là, frère Martin, déposez le petit baril de poudre sur les marches de l'autel. Frère Gian-Battista, je vous prie, brandissez votre lance. Faites-vous le cœur et le bras d'un lévite défendant l'arche sainte. Holà, frère André, de la vigueur! Est-ce avec cette mollesse qu'on tient un sabre? Songez à Judith coupant la tête d'Holopherne : elle vous ferait

honte. Tenez, comme cela. Sixte! Quarte! Dégagez! le coup de tête, par saint Georges! Ah! Ah! les beaux soldats! Que vois-je? Votre cuirasse est mal bouclée, frère Antoine. Voilà qui est parfait. Cambrez bien la poitrine. On dirait un véritable saint Michel. Eh, là-bas, le petit Henri, le belliqueux Allemand, notre David tudesque, avec sa jolie figure ; où sont vos armes, mon garçon?

HENRI

Au premier corps à corps j'arracherai une hache ou un mousquet aux ennemis ; je n'en veux pas d'autre.

SACROMORE

Quand je vous le disais, que c'est un héros! Allons! Nous les percerons d'outre en outre, nous les fendrons en deux, nous les taillerons en morceaux gros comme des grains de chapelet. Chananéens! Philistins! Egyptiens! Amalécites! Carcasses! Carcasses! Nous en ferons une marmelade. Vous, frère Antoine, tenez-vous près de la grande porte, avec quelques braves ; si elle cède, jetez-vous sur les maudits, frappez à la tête, frappez comme

des forgerons sur l'enclume. Approchez, frère André; prenez avec vous quelques frères et postez-vous dans le fond de l'église. Observez bien les fenêtres. Si quelque malandrin y montre sa vilaine tête, feu! Les autres resteront ici près de l'autel, autour du frère Jérôme. (*Cris au dehors.*) Eh! Eh! il me semble que cela chauffe. Dites, seigneur Valori, êtes-vous content des troupes que je vous amène? Nous nous plaçons tous sous vos ordres. Parbleu! Vous n'avez jamais commandé plus fidèles soldats. Tout moines qu'ils sont, ils iraient assiéger le Pape à Rome.

VALORI

Il n'en faut pas tant. Il suffit de tenir bon jusqu'à ce que la Seigneurie envoie ses gendarmes dégager le couvent. Cela ne peut tarder. Vos dispositions sont bien prises, frère Sacromore; vous êtes un véritable capitaine.

SACROMORE

Hé! frère Beato! toujours en prière? Ni morion sur la tête, ni fer à la main? C'est le moment de montrer votre courage. N'allez-vous pas nous aider à nous défendre?

BEATO

Je ne défendrai pas ma vie, frère Sacromore, parce qu'elle appartient à Dieu seul. Contentez-vous de voir que je ne songe pas à fuir. Je mourrai pour le frère Jérôme en bénissant le nom du Seigneur, mais je ne frapperai personne parce que Dieu l'a défendu.

SACROMORE

Ce n'est pas un moine, c'est une petite fille.

DOMINIQUE

N'insultez pas cet enfant, frère Sacromore. Il n'a pas moins de courage que vous et il nous montre à tous quel est le véritable devoir d'un religieux.

SACROMORE

*Tu quoque, frater!* Eh bien, il en sera de ce saint lieu comme d'une ville assiégée : les hommes se battront pour les femmes et les enfants.

SAVONAROLE

Arrêtez, mes frères! Écoutez votre supérieur. Certes, je ne puis interdire à personne de défendre

sa propre vie; mais je rappelle à mes religieux que les saints martyrs ont subi les supplices et la mort sans frapper leurs bourreaux. Il est d'ailleurs un moyen d'éviter ces extrémités. C'est à cause de moi que la tempête gronde autour de ces murs; c'est contre moi seul que la populace se soulève. Laissez-moi vous dire adieu; et que le frère Sacromore annonce aux assiégeants que Jérôme Savonarole va se remettre entre leurs mains.

DOMINIQUE

Vous ne ferez pas cela

TOUS

Non! Non!

VALORI

O mon saint ami, je reconnais là votre âme généreuse. Mais nous serions des lâches si nous acceptions ce sacrifice. Et laissez-moi vous dire toute ma pensée : vous n'avez pas le droit d'abandonner vos amis, d'abandonner Florence et la sainte cause à laquelle vous vous êtes voué avec nous. Les circonstances sont-elles donc si terribles! Faut-il

trahir de si grands intérêts parce qu'une bande d'émeutiers assiège le couvent et que la Seigneurie tarde un peu à rétablir l'ordre? Vous n'y pensez pas! Dans une heure ou deux les tapageurs seront dispersés. Écoutez la voix de ceux qui vous aiment. Réfléchissez. Une action inconsidérée peut faire d'une échauffourée légère un désastre irréparable, tandis qu'une résistance de quelques heures ne peut manquer de nous sauver tous.

SACROMORE

Rien n'est plus certain; d'ailleurs si j'ouvre la porte, ils se précipiteront tous ici, et qui sait ce qui arrivera? Nous serons blessés, tués peut-être, et le couvent sera mis à sac. Je n'ouvrirai pas. Plutôt jeter la clé dans le puits du couvent.

SAVONAROLE

Ne me retenez point, mes amis; je sens que mon heure est venue.

DOMINIQUE

Maître, que deviendrons-nous si vous nous abandonnez? Les loups de l'Église se jetteront sur

votre troupeau ; ils saccageront la bergerie ; et cette maison, où vous avez ramené la sainteté des premiers jours, s'ouvrira de nouveau aux pestilences mondaines. Les prélats à la mode de Rome déféront votre ouvrage. Pour moi, je ne verrai pas cette désolation. Si vous vous livrez aux brigands, je vous suivrai. Je ne veux pas vous survivre.

BEATO

Bon frère Jérôme, restez au milieu de vos frères. Ne brisez pas le cœur de ceux qui vous aiment. Attendez ici, la volonté de Dieu.

SAVONAROLE

Et vous, frère Pacôme, qu'en pense votre sagesse ?

PACOME

Soyons prudents. Il ne faut pas tenter Dieu.

SAVONAROLE

Je resterai. Je crois pourtant, cher et courageux Valori, que la situation est plus grave que vous ne l'imaginez. Ce n'est pas seulement une bande d'émeutiers qui nous attaque. Le peuple lui-même se

tourne contre nous, en dépit du bien que nous lui avons fait, — peut-être, hélas ! à cause de ce bien même. Quel douloureux mystère ! Tandis que la volonté d'un homme noble suit son cours comme un beau fleuve, l'âme de la foule est inconstante comme les flots de la mer, que le vent qui passe, pousse selon son caprice. O mes enfants, la tempête qui s'élève est terrible. Il n'est de secours à attendre que de Dieu seul. Prions !

SACROMORE

Je ne me trompe point. J'entends le pas régulier des soldats. Ils écartent la foule. C'est la délivrance. Écoutez ! on frappe à la porte.

LE MASSIER (*au dehors*)

Ouvrez, au nom de la Seigneurie.

SACROMORE

Qui êtes-vous ?

LE MASSIER

Je suis un massier des hauts et puissants seigneurs de la République. J'apporte un décret de la Seigneurie. Ouvrez.

VALORI

Il faut ouvrir la porte sans tarder.

SACROMORE

Je regarderai d'abord par le trou de la serrure. Bien. La foule s'est un peu éloignée. C'est en effet un massier accompagné de soldats. On peut ouvrir sans danger. (*Il ouvre la porte.*)

LE MASSIER (*entrant*)

Voici les ordres que j'ai à vous communiquer. La Seigneurie, désireuse de rétablir la paix, ordonne à tous les laïcs qui se trouvent présentement au couvent de Saint-Marc, d'en sortir sur l'heure, sous peine d'être déclarés rebelles, traîtres et ennemis de l'État. Elle accorde au frère Jérôme Savonarole douze heures pour quitter le territoire de la République. — J'ai dit.

VALORI

La Seigneurie n'a pu porter un pareil décret.

LE MASSIER

Lisez vous-même, seigneur Valori. Je constate votre présence en ce lieu. J'y vois aussi plusieurs

citoyens bien connus. J'en ferai, selon mon office, rapport à la sérénissime Seigneurie, assemblée en ce moment au palais.

VALORI

L'ordre est régulier et formel.

LE MASSIER

Je me retire. Vous savez ce que vous avez à faire. Considérez que la Seigneurie est déterminée à agir avec rigueur. (*Il sort.*)

SACROMORE

Va-t-en, messager de malheur, corbeau, hibou! (*On heurte violemment la porte.*) Écoutez donc comme ils battent la porte, les enragés! Par bonheur elle est épaisse et soutenue par de solides barres de fer. Qu'allez-vous faire, messieurs?

HENRI

Nous attendrons qu'on vienne nous arracher d'ici.

VALORI

Pour moi, j'obéirai. J'ai toujours obéi aux lois et aux magistrats, comme j'ai exigé l'obéissance de

tous lorsque j'étais moi-même investi d'une magistrature. Je ne veux point ternir mon renom par la révolte contre les autorités légitimes.

SACROMORE

Vous partez?

VALORI

Je pars. Je vais sur l'heure trouver les plus braves de nos amis et me mettre à leur tête. Puisqu'il m'est interdit de vous aider ici, je vous secourrai au dehors. Je vous aurai bientôt délivrés. Que deux d'entre vous m'accompagnent dans l'autre aile du couvent; de ce côté, sans doute, nous ne sommes pas assiégés, puisqu'il n'y a point de porte. A l'aide d'une corde, on me descendra du haut de la muraille dans la rue. Adieu. Tenez bon. Je serai bientôt de retour.

SACROMORE

Si l'on vous reconnaît, on vous tuera.

VALORI

Allons donc ! nul n'osera me toucher. On sait ce que vaut mon épée. Adieu, frère Jérôme. De la

part des seigneurs il ne peut y avoir qu'un fâcheux malentendu, que je saurai dissiper. Ils sont nos adversaires politiques, mais leur âme est loyale; ils feront leur devoir.

SAVONAROLE

Allez, mon ami. (*Valori sort avec deux moines par la petite porte.*)

SACROMORE

Il est parti, comme Luca degli Albizzi. Certes, ici, il ne fait pas bon ; mieux vaut être dehors. Les rats, dit-on, quittent le navire en danger.

SAVONAROLE

Parlez mieux du seigneur Valori, frère Sacromore. C'est le plus courageux et le plus loyal des hommes. Son dévouement à notre cause est sans bornes. Pour elle et pour vous, mon frère, il versera jusqu'à la dernière goutte de son sang, croyez-en quelqu'un qui connaît bien cette âme admirable, miroir de la noblesse des anges. Si le seigneur Valori nous quitte, c'est que son devoir le lui ordonnne et que le soin de notre défense le

lui conseille. Ne doutons pas qu'il ne vienne en toute hâte à notre secours. (*Les deux moines rentrent.*)

L'UN DES MOINES

Nous avons descendu le seigneur Valori dans la rue comme il nous l'a ordonné. La rue était déserte. Le noble seigneur s'est éloigné rapidement.

SACROMORE

C'est égal; il est démoralisant pour une petite garnison de voir son général s'en aller au moment de l'assaut.

HENRI

Vous serez notre général, frère Sacromore.

SACROMORE

Par Saint-Michel, je le veux bien, quoique ma personne monacale soit terriblement mal à l'aise dans cette coquine de cuirasse Jamais je ne me suis senti serré comme cela. Je vais lâcher un peu la boucle en attendant la bataille. Ouf! cela va mieux. Après tout, si le sieur Valori parvient à

dégager le couvent avant qu'on n'en force les portes, je lui pardonnerai volontiers son départ.

HENRI

N'y comptez pas trop, frère Sacromore. Tenez, on applique une échelle contre le vitrail. Il faut absolument que je me procure une arquebuse. Frère Martin, je vous prie, prêtez-moi un moment la vôtre. Attention! Domine, salvum fac populum tuum! (*Un homme apparaît derrière le vitrail; Henri tire; l'homme tombe. Cris au dehors.*)

SAVONAROLE

C'est affreux! Dieu défend de verser le sang!

SACROMORE

Il faut se défendre.

SAVONAROLE

Il faut prier. Dieu tout-puissant, qui régnez dans le ciel et sur la terre, que votre sainte volonté soit faite en ce moment et dans ce lieu de détresse comme dans les siècles des siècles! Considérez pourtant l'angoisse de vos serviteurs. Nous péris-

sons, Seigneur, nous périssons si vous ne venez à notre secours. Pour moi, je vous offre ma vie comme depuis mes premiers vœux je vous l'ai offerte. Mais sauvez ceux qui m'entourent et qui sont en danger ici parce qu'ils ont travaillé avec moi à l'œuvre sainte que vous m'avez imposée. O Dieu miséricordieux et juste, vous êtes fidèle à vos alliances. Vous avez défendu les hébreux contre les adorateurs des idoles et par le secours de votre grâce les chrétiens ont triomphé des païens. Défendez-nous contre la fureur des démons et des hommes. Ou plutôt, seigneur, fortifiez nos cœurs. Remplissez-les de la courageuse résignation des martyrs. Car il importe peu que nos vies soient sauves mais que nos âmes brûlent d'amour pour votre volonté souveraine. Accordez-nous la grâce de mourir pour le salut de Florence, de l'Italie et de l'Église en bénissant votre nom divin, en baisant la croix, en chantant un cantique d'amour et d'ivresse sacrée. Saints Anges, enveloppez nous de vos milices lumineuses! Battez nos fronts de vos ailes de flamme! Soulevez-nous! Entraînez-nous! Emportez-nous dans les transports de l'amour divin.

GIN! (*accourant par la petite porte*)

Vite, vite, barricadez-vous. Ils ont envahi le couvent. Ils courent sur mes pas. Les voici! Les voici!

HENRI

En avant! Reprenez votre arquebuse, frère Martin. Holà! Ho! (*Les assaillants arrivent par la petite porte; les assiégés, à l'exception de Savonarole, de Beato et de Dominique, s'arment du premier objet venu et se ruent sur eux avec impétuosité.*)

UN MOINE

Frappez! Frappez! Prenez les chandeliers, les crucifix, les torches! frappez au visage.

HENRI

Je tiens une arquebuse! (*Il fait le moulinet.*)

UN ASSAILLANT

Oh! oh! les anges combattent avec eux; fuyons! (*Les assaillants sont repoussés dans la sacristie; on entend remuer des meubles et verrouiller une porte. Les assiégés rentrent peu à peu.*)

SAVONAROLE

Mon Dieu ! notre sort est dans vos mains.

HENRI (*revenant*)

Victoire! La porte est maintenant si bien barricadée que pour l'enfoncer il faudrait un bélier.

SACROMORE (*revenant*)

Holà ! Holà ! mon bras est affreusement meurtri et j'ai reçu des blessures terribles de tous côtés. C'est une laide chose qu'une bataille, une laide, une vilaine chose. Encore, s'il ne s'agissait que de donner des coups ! Mais on en reçoit, et cela est profondément regrettable, surtout quand on défend la bonne cause. Dieu ne devrait pas permettre cela, car c'est injuste, excessivement injuste ! J'espère que le seigneur Valori ne tardera pas à nous délivrer de ces brigands. Vraiment, il faut qu'il se hâte, car je ne crois pas que nous puissions soutenir un autre assaut comme celui-ci. En vérité, je ne le crois pas. Oh ! Oh ! il me semble que mon bras est brisé. (*On frappe.*)

HENRI

On frappe à l'autre porte.

SACROMORE

Je n'ouvrirai certes pas.

LE MASSIER (*au dehors*)

Valori est tué.

SACROMORE

Dieu du ciel! il dit que Valori est tué. Et par qui?... Il a été assassiné dans la rue par les Ridolfi et les Tornabuoni. Qui donc viendra maintenant à notre secours! Sainte Vierge du Paradis!

SAVONAROLE

Valori assassiné! Mon cœur se brise de douleur. O mon Dieu, pardonnez ce crime au peuple de Florence!

HENRI

Ecoutez donc! On frappe de nouveau.

LE MASSIER (*au dehors*)

Un nouvel édit de la Seigneurie.

HENRI

Que crie-t-il !

SACROMORE

Un nouvel édit de la Seigneurie. Les seigneurs ont résolu notre perte, cela est certain. (*Le massier parle au dehors.*)

HENRI

Eh bien, que veut-on là ? Ouvrez donc, frère Sacromore.

SACROMORE

Silence !... La Seigneurie nous mande que tous ceux qui seront encore ici dans une heure seront tenus pour rebelles, leurs biens seront confisqués et leurs parents jetés en prison. Elle exige sous peine de mort qu'on livre immédiatement à ses agents le frère Jérôme, le frère Dominique et le frère Beato.

UN MOINE

C'est une infamie.

PACOME

Ont-ils un ordre écrit?

SACROMORE

Bonne idée! (*Criant.*) Avez-vous un ordre écrit? Non? Eh bien, allez le chercher! Vous dites?... Le massier dit qu'il va chercher l'ordre écrit et qu'il reviendra avec de l'artillerie. La Seigneurie veut nous détruire. Jésus! Jésus! Que le ciel ait pitié de nous! (*Cris au dehors.*) Comme ils hurlent, les démons!

HENRI

Voyez! la grande porte fume. Ils y mettent le feu. Apprêtons-nous à soutenir l'assaut.

SAVONAROLE

Mes chers fils, devant Dieu, devant l'hostie consacrée, à cette heure où nos ennemis ont déjà envahi le couvent, je vous affirme de nouveau la vérité de ma doctrine. Ce que j'ai dit, c'est Dieu

qui me l'a révélé et il m'est témoin dans le ciel que je ne mens point. Je ne savais pas que toute la ville dût si vite se tourner contre moi ; cependant, que la volonté du Seigneur soit faite ! Je vous quitte avec douleur, avec angoisse, pour me livrer à mes adversaires. J'ignore s'ils m'ôteront la vie, mais je suis certain que, mort, je pourrai vous aider dans le ciel plus que vivant je n'ai pu le faire sur la terre. Prenez courage, embrassez ardemment la croix, et grâce à elle vous trouverez le port du salut.

BEATO

O mon père, votre bénédiction ?

SAVONAROLE

Benedicat vos omnipotens Deus, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, amen.

SACROMORE

Je voudrais être loin d'ici. Ce n'est pas ainsi que je me figurais notre triomphe.

SAVONAROLE

Calmez-vous, mon frère. Vous étiez si courageux tout à l'heure. N'ai-je pas entendu un gémissement ?

DOMINIQUE

Dieu ! c'est le pauvre Gini qui est blessé. Il est couvert de sang.

UN MOINE

Il faiblit dans mes bras. Je crois qu'il va mourir.

GINI

L'absolution, mon bon frère Dominique, donnez-moi l'absolution !

DOMINIQUE

Pouvez-vous dire le confiteor, mon frère ?

GINI

Je me repens humblement de tous mes péchés devant la sainte majesté de Dieu... Hâtez-vous, mon frère ; je me sens défaillir.

DOMINIQUE

Et ego absolvo te ab omnibus peccatis tuis in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, amen.

SAVONAROLE (*ouvrant le tabernacle de l'autel*)

Cher enfant, recevez aussi le corps sacré de notre Sauveur. Soulevez sa tête, frère Beato. — Ecce corpus Domini nostri Jesu Christi; custodiat animam tuam in vitam æternam, amen. — Gini, vous avez souhaité revêtir l'habit de saint Dominique. Moi, Jérôme Savonarole, prieur du couvent de Saint-Marc, en vertu de mes pouvoirs réguliers, je vous reçois dans notre ordre.

GINI

Bon frère Jérôme, comme il est doux pour des frères de se retrouver ensemble! (*Il meurt.*)

SAVONAROLE

Seigneur, reçois cette âme pure et innocente dans ton repos éternel! Et maintenant, frère Dominique, laissez-moi m'agenouiller devant vous et accordez-moi à mon tour l'absolution. Vous connaissez mes fautes. J'en renouvelle l'aveu devant vous. Je veux être seul responsable de tout le sang versé ici à cause de moi. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes.

DOMINIQUE

Mon Dieu! Mon Dieu! Je ne peux retenir mes larmes. Et ego absolvo te ab omnibus peccatis tuis...

HENRI

La porte va céder. Ici, sur l'autel, frère Martin! Nous abattrons du moins quelques maudits à coups d'arquebuse.

PACOME

Je me souviens qu'il y a sous l'autel un escalier secret qui descend dans les immenses souterrains du couvent. Le frère Jérôme pourrait s'y cacher.

SACROMORE

Le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau.

SAVONAROLE

Vous dites vrai, mon frère. Je ne faillirai pas à mon devoir.

SACROMORE

La porte cède. Sauve qui peut! (*La foule entre en tumulte.*)

HENRI

Domine, salvum fac populum tuum ! (*Il tire.*)

LA FOULE

A mort ! A mort ! Où est le faux prophète ? le gueux ! le traître ! Tue ! Tue ! (*Des soldats s'emparent de Savonarole et le ligotent ainsi que Dominique et Beato. La foule s'acharne sur eux.*) Attrappe ! Ce soufflet à l'hérétique. Celui-ci encore. Et ce coup de pied dans ses prophéties ! Devine qui t'a frappé, prophète !

UN HOMME

Moi, je lui mords les doigts, comme cela.

SAVONAROLE

Ah !

L'HOMME

Il crie, le lâche !

L'OFFICIER (*à Savonarole*)

Marchez donc ! les seigneurs vous attendent.

SAVONAROLE

Je marche. Ne maltraitez pas mes frères. Florence, Florence, tout est fini. (*On l'emmène.*)

SACROMORE

Lâchez-moi ! Je renie Savonarole. Je n'ai jamais cru à ses prophéties. Mais lâchez-moi donc ! Je ferai tout ce qu'on voudra Je suis le serviteur de la Seigneurie.

L'OFFICIER

Lâchez ce moine. Vous n'êtes pas un partisan du faux prophète, n'est-ce pas ?

SACROMORE

Je vous jure que non. Ouf ! j'ai cru qu'on m'étranglait. Mes amis, il y a d'excellent vin dans le couvent. Quand on en boit, on devient prophète. Suivez-moi ! Je vous conduirai à la cave.

LA FOULE

Bravo ! A la cave ! A la cave ! Allons boire. Et les moines boiront avec nous. (*Ils se bousculent vers la petite porte.*)

## SCÈNE VII

---

### La Prison.

Comme à la scène II.

---

SAVONAROLE (*seul*)

Vers qui me tournerai-je, Seigneur? En qui puis-je espérer, si ce n'est en vous seul?... Mes membres sont brisés. Six fois déjà l'on m'a soumis à la torture. Ma mort ne leur suffit pas. Ils veulent que je me reconnaisse coupable de trahison, de mensonge et de fraude. O mon Dieu, ma chair est faible. Dès que la torture commence, je succombe à la douleur, et dans l'horreur du supplice il m'échappe des paroles que ma volonté désavoue. Me déshonorer aux yeux des miens et ruiner l'en-

seignement que je leur laisse, voilà ce que veulent les juges. Les aveux qu'ils arrachent à mes souffrances, certes, je les rétracte dès qu'ils veulent me les faire signer, mais j'ai honte de ma faiblesse, j'ai honte, j'ai honte... c'est la plus dure de mes épreuves, Dieu tout-puissant... Ah! vous humiliez mon orgueil qui osait prétendre à la gloire du martyre! Je bénis votre sainte volonté et je courbe la tête dans la poussière. Non, non, je ne suis pas votre égal, saints confesseurs de la foi qui braviez les plus effroyables supplices d'un visage souriant, en chantant des prières; je ne suis qu'un pauvre homme que la douleur fait crier, qu'un tour d'estrapade jette dans le délire et fait pâmer comme une faible femme sous les sarcasmes des bourreaux. (*Entre le geôlier.*) Que voulez-vous, mon ami?

LE GEOLIER

Je vous apporte une nouvelle, une nouvelle qui ne vous fera pas plaisir, croyez-moi.

SAVONAROLE

Dites, brave homme; je suis prêt à tout entendre.

LE GEOLIER

Si cela ne fait pas pitié de voir un homme comme vous dans un pareil endroit! Voilà ce que c'est que de faire de la politique. Et pourtant vous parlez si bien! Allez, allez, je sais ce que je dis. Plus d'une fois, croyez-moi, après avoir soigneusement fermé toutes les portes, j'ai été secrètement entendre vos sermons. Cela me faisait un effet! Vraiment, je n'aurais jamais cru vous voir enfermé ici, ma parole. Pourtant j'ai tenu dans cette prison des personnages. Vous vous rappelez peut-être Lorenzo Tornabuoni? Un bien joli jeune homme, mon révérend, et doux, et distingué! Ha! ha! comme il vous dégoisait des sottises! Il s'est perdu en conspirant, comme vous en résistant aux conspirateurs. Tout cela est bien regrettable, croyez-moi. Si vous aviez agi autrement tous les deux, ces tristes choses ne seraient pas arrivées. Mais il en serait arrivé d'autres, parce qu'il en arrive toujours. Ah! la politique! la politique!

SAVONAROLE

Mon ami, vous ne parlez pas de la nouvelle que vous avez à me communiquer.

LE GEOLIER

Ne vous inquiétez pas. Le gonfalonnier Popoleschi et le cardinal-légat ont juré votre perte pour sauver Florence. Il y a quelques mois, c'est vous qui sauviez Florence avec le seigneur Valori (que Dieu ait son âme!) Depuis la mort du duc Laurent le Magnifique, tout le monde veut sauver Florence, croyez-moi, et depuis que Florence a tant de sauveurs, ma prison ne désemplit pas de gens de bonne compagnie qui ont pris la place des voleurs et des assassins. Cela ira ainsi, croyez-moi, jusqu'à ce que le seigneur Pierre de Médicis sauve Florence à son tour.

SAVONAROLE

Pourquoi Pierre de Médicis reprendrait-il Florence?

LE GEOLIER

Est-ce que je sais? Parce qu'après beaucoup d'agitation les gens se mettent à vouloir la tranquillité plutôt que la liberté et la justice. Qu'est-ce que vous voulez? Peut être aussi que dans une ville riche comme Florence, les riches finissent

toujours par l'emporter, mon révérend. Une bourse bien remplie vaut mieux que le plus saint capuchon. Les moines comme vous ne comprennent pas ces choses, mais les prélats comme monseigneur le cardinal légat les connaissent bien, croyez-moi, et c'est pour cela qu'ils sont, à la fin, les plus forts. Sufficit! Je vous plains de tout mon cœur.

SAVONAROLE

Brave homme, qu'est-ce donc que vous avez à m'apprendre?

LE GEOLIER

C'est juste... Son Eminence le cardinal légat va venir vous interroger. Il a fait préparer l'estrapade.

SAVONAROLE

Encore! Dieu de bonté!...

LE GEOLIER

Oui, c'est une chose horrible. Croyez-moi, avouez, et l'on vous laissera tranquille.

SAVONAROLE

Qu'avouerai-je donc, sinon mon innocence et l'iniquité de mes juges?

LE GEOLIER

Tous les prisonniers disent la même chose, et ils ont peut-être raison; est-ce que je sais? Il y a pourtant beaucoup de canailles. Mais vous êtes un saint homme, mon révérend, et l'on vous donne tout de même l'estrapade. Croyez-moi, je n'y comprends rien. Quand on ne comprend pas, il ne faut pas se tourmenter l'esprit, on doit seulement regarder venir les choses. Tenez, les voici qui arrivent. Voici son Eminence le cardinal légat, le juge Martini, le notaire Ceccone, une sale crapule... (*Entrent ces personnages, des gardes et le frère Beato.*) Que vos seigneuries daignent entrer dans cet humble cachot... Excusez-moi : une prison n'est pas un palais... Mais, tonnerre de Dieu! placez donc là la table pour monsieur le notaire!... Ferai-je chercher des sièges pour leurs seigneuries?

LE LÉGAT

C'est inutile. — Notaire Ceccone, avez-vous le procès-verbal du dernier interrogatoire? Jérôme Savonarole, approchez Signez cela.

SAVONAROLE

Je ne signerai rien que je ne l'aie lu.

LE LÉGAT

Lisez donc. (*Bas.*) Notaire, avez-vous mieux réussi, cette fois ?

CECCONE

J'ai fait de mon mieux.

LE LÉGAT

C'est que nous ne sommes point content de vous. Vous vous étiez vanté de rédiger vos procès-verbaux avec assez d'habileté pour nous donner toute satisfaction sans toutefois éveiller la défiance de l'accusé...

CECCONE

Cet hérétique a la malice du diable. Il lit minutieusement toutes les phrases. La première fois, j'avais glissé dans ses aveux quelques mots qui l'auraient complètement confondu : il a refusé de signer. Cette fois, j'ai employé prudemment des expressions à double entente... Voyez, il fronce les sourcils!...

LE LÉGAT

Vous êtes un sot. (*A Savonarole.*) Eh bien, avez-vous signé ?

SAVONAROLE

Je ne signe point.

LE LÉGAT

Vous ne signez point ? Holà ! Geolier ! Ouvrez la porte de la salle de justice... Pourquoi refusez-vous de signer ? Ne sont-ce pas là vos aveux ?

SAVONAROLE

Il se peut. Mais alors, ce n'est pas moi qui ai parlé, c'est la torture.

LE LÉGAT

Et la torture signera. — Geôlier, qu'on lui donne l'estrapade !

SAVONAROLE

O Dieu !... Beato, mon enfant, si tu m'entends crier, ne perds point courage.

BEATO

Mon père bien-aimé, Dieu soit avec vous !

SAVONAROLE

Seigneur, cloué sur la croix douloureuse, le Christ est mort. Accordez-moi la grâce de mourir.

LE LÉGAT

Emmenez-le ! Est-ce que ce méchant moinillon n'aura pas son tour ? (*Deux bourreaux emmènent Savonarole.*)

MARTINI

Que votre Éminence m'excuse. C'est presque un enfant encore. Le mettre à la torture, cela produirait un mauvais effet sur l'opinion.

LE LÉGAT

A Rome, nous n'y mettons pas tant de façons.

MARTINI

Songez qu'ici nous sommes en République.

LE LÉGAT

Soit! Cela prendra bientôt fin — Hé bien, bourreaux!

LE GEOLIER (*au dehors*)

Ça y est, votre Eminence.

LE LÉGAT

Allez donc!

VOIX DE SAVONAROLE

Ah! Ah! Ah! Dieu!...

BEATO

Seigneur, ayez pitié de vos faibles créatures. Donnez-leur la force des anges ou la paix de la bonne mort.

LE LÉGAT

Encore quelques tours.

LE GEOLIER (*revenant*)

Eminence, un tour d'estrapade de plus et cet homme va s'évanouir, Dieu sait pour combien de temps.

LE LÉGAT

Coglione! Quelle poule mouillée! Allons, qu'on le détache. Amenez-le ici. (*Le geôlier ramène Savonarole en le soutenant. Beato se porte à son aide.*)

SAVONAROLE

Oh! Oh! douleur!

LE LÉGAT

Eh bien, signeras-tu?

SAVONAROLE

Le Christ... il est là... je le vois... il est venu dans la souffrance .. Dieu! quelle lumière divine! Elle ruisselle! Elle me baigne de joie et d'amour. Christ vient à moi... il entre en moi... il respire dans ma poitrine... ses membres s'étendent dans mes membres... bonheur! bonheur indicible... Quoi! c'est vous, Seigneur?

LE LÉGAT

Il délire. Une dernière fois, hérétique, démoniaque, veux-tu signer?

SAVONAROLE

C'est l'extase. Les baisers des anges rafraîchissent mon front. . Vos mains, Seigneur, vos mains sur mes lèvres... Je vois le paradis... Coulez, larmes de délices! Je sens mon cœur enfler et s'épanouir comme une rose de feu... Dieu! Dieu! je me dissous en toi! (*Il s'affaisse.*)

LE LÉGAT

Ignobles blasphèmes!

LE GEOLIER

Il est évanoui.

MARTINI

Je crains bien que nous n'en puissions plus rien tirer.

LE LÉGAT

En voilà assez. Il est temps que cette affaire finisse. Le notaire Ceccone arrangera les papiers au mieux. Quant à nous, seigneur Martini, nous allons délibérer avec les juges et rendre la sentence. Venez! la pièce est jouée. (*Tous sortent, excepté Beato et Savonarole.*)

BEATO

Est-ce qu'il est mort ? Puissances du ciel, il sourit ! Frère Jérôme ! Frère Jérôme ! Revenez à vous.

SAVONAROLE

Qui m'appelle ? C'est toi, Beato ! Hélas ! je vis encore.

BEATO

Que vous avez dû souffrir ! Mais Dieu était avec vous.

SAVONAROLE

Le Christ a passé en moi et la douleur s'est changée en jouissance enivrante.

BEATO

C'est l'avant-goût du paradis qui vous attend. O mon père, bénissez-moi.

SAVONAROLE

Je ne puis... l'estrapade a brisé mes bras. Soulevez ma main, mon enfant... Ah ! ah !... Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te bénis,

enfant du Christ. Ah! tu avais prédit toutes ces choses; tu étais meilleur prophète que moi.

BEATO

Qu'avais-je prédit?

SAVONAROLE

Qu'ayant frappé par le glaive, je périrais par le glaive... Qu'importe? Je mourrai en Dieu... tandis que mes persécuteurs...

BEATO

Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.

SAVONAROLE

Que Dieu les sauve!... hélas! il faudrait un miracle... Je vois... je vois l'Italie dévastée par les barbares, l'Église ravagée par les démons. Schismes et guerres! Du nord au midi l'Église sera déchirée... Les papes ont voulu être rois... Leur royaume leur sera arraché avec leurs richesses... Ils ont violenté la vérité dans la pensée humaine et la pensée se dresse contre eux... La foi se dessèche dans le monde comme la sève dans un

arbre décrépit. Ah ! quand viendra-t-il le pape qui retournera la croix de Pierre, la tête en haut, comme la croix du Christ ? (*Entre le geôlier.*)

LE GEOLIER

Ayez du courage! Les juges ont prononcé la sentence. Jérôme Savonarole, le frère Beato et le frère Dominique seront demain pendus sur la place de la Seigneurie au dessus d'un bûcher.

BEATO

Que la volonté de Dieu soit faite !

SAVONAROLE

Mon Dieu, mon pays, c'est pour vous que je meurs.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

## DU MÊME AUTEUR

*La Nuit*, poésies, 1 vol.
*Le Cerisier fleuri*, poésies, 1 vol.
*Prométhée*, 1 vol.
*Jonas*, 1 vol.
*Stances dorées*, plaquette.

## ÉDITIONS DE LUXE

*La Damnation de l'Artiste*, 1 vol., lithographie d'Odilon Redon.
*Ténèbres*, 1 vol., lithographie d'Odilon Redon.

## POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

*Les Etudiants Russes*, drame en trois actes.
*La Mort d'Agrippine*, drame.

---

BINDING SECT. MAR 6 1970

PQ
2260
G44S2

Gilkin, Iwan
Savonarole

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 08 02 07 006 8